



QUI ÉTAIENT LES

«*Des hommes partis*

*Londres,
le 14 juillet 1940,
le général
de Gaulle passe en
revue les premiers
engagés volontaires
de la France Libre.*



Quand la voix du maréchal Pétain s'éleva pour appeler à l'armistice, beaucoup de Français ressentirent un lâche soulagement. Hébétée par l'offensive allemande, secouée par des semaines de bombardement, incrédule devant la vitesse d'avancée des troupes allemandes, la France de juin 1940, désorganisée et éperdue, aspirait avant tout à la paix.

Une voix s'éleva alors pour dire non à une paix acceptée hors l'honneur. Le 18 juin 1940, le général de Gaulle s'adressait aux Français depuis l'Angleterre pour les inciter à poursuivre le combat et à le rejoindre en Angleterre.

Des hommes, des femmes aussi, de tous les horizons, le rejoignirent alors. Ce fut l'origine des Forces françaises libres, de terre, de mer et de l'air.

Il n'existe pas de définition officielle de la France Libre. Est considéré comme Français libre tout individu qui a rejoint à titre individuel ou en unité constituée volontaire une unité régulière reconnaissant l'autorité du général de Gaulle ou un mouvement de la Résistance intérieure relevant de son autorité, signant un engagement valable pour la durée de la guerre avant le 1^{er} août 1943. À partir de cette date, la totalité de l'Empire français est officiellement

rentré en guerre et les engagements n'ont plus été le fait des volontés individuelles mais de la mobilisation.

Au-delà de cette tentative de définition, correspondant plus à des données administratives qu'à une véritable césure historique, la France Libre est avant tout caractérisée par un état d'esprit et le refus de la défaite.

En juillet 1940, les Forces françaises libres comptaient 7 000 hommes. Au maximum de leur développement, elles rassemblèrent 53 000 hommes. Mais pour limitées en nombre qu'elles fussent, ces forces n'en jouèrent pas moins un rôle essentiel pour la France.

Pourquoi et comment se sont-ils engagés ?

Soixante ans après les faits, l'historien cherche d'abord à comprendre pourquoi certains hommes se sont engagés et d'autres pas, comment certains sont arrivés à la conclusion qu'un engagement s'imposait, quitte à y laisser leurs vies.

Tous les sondages faits à ce jour montrent que les motivations de l'engagement furent essentiellement patriotiques et/ou idéologiques.



*Scheps Joseph, benjamin
des Français libres.*

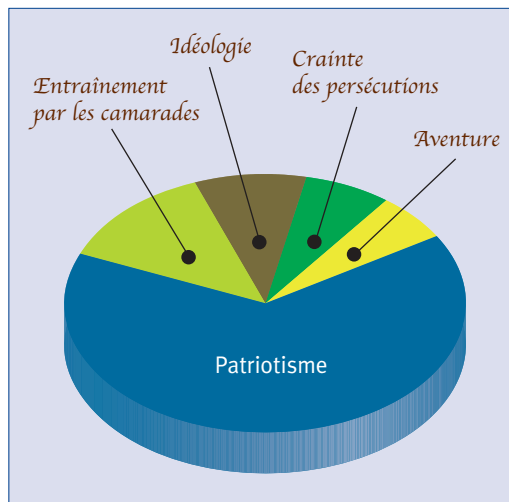
FRANÇAIS LIBRES ?

de rien » (René Cassin)

Il fallait avant tout, pour ces volontaires, libérer la France et laver l'humiliation de la défaite. L'indépendance de la France est la motivation la plus souvent avancée, suivie de la volonté de laver l'humiliation de la défaite, bien avant la lutte contre le fascisme et le nazisme ou le salut de la république et de la démocratie.

Beaucoup des anciens FFL interrogés aujourd'hui justifient leur engagement en évoquant des pères ou des frères morts au combat en 1914-1918, un lorrain évoque l'annexion de la Moselle en 40, un « cataclysme » pour lui, d'autres soulignent le désir « d'avoir un chef, un drapeau et un pays à défendre », un juif rallié en 1942 parle des lois antisémites de Vichy, un autre note le retentissement des faits d'armes de Bir Hakeim.

Le hasard, les influences de camarades ont aussi joué, notamment pour les soldats que le hasard des combats avait amené en Angleterre en 40 et dont tous, loin s'en faut, ne choisirent pas de rester. Des effets d'entraînement ont été déterminants, pour près de 13 % des engagés, dont l'opinion a basculé du fait du ralliement du territoire où ils se trouvaient ou de l'engagement d'amis.



Le choix fut parfois aussi quelque peu contraint, notamment pour les équipages des bateaux de commerce ou de bâtiments auxiliaires arraisonnés, internés en Angleterre ou aux Bermudes, ou encore pour quelques mousques embarqués par hasard sur le « Massilia », en tant que garde d'honneur, ou plus tard, rarement toutefois, stimulé par une désignation au titre du STO. Les marins arrachés à leurs bateaux par les Royal Marines anglais le 3 juillet 1940 durent se déterminer sur le champ et à Plymouth, seuls 200 marins sur 2 500 choisirent la poursuite du combat.

L'appel du général de Gaulle

De Gaulle n'est pas apparu immédiatement comme le recours providentiel et seule une minorité a entendu directement son appel, ou plutôt ses appels. Tel futur FFL l'a entendu le 17 juin, à 10 heures du soir, à Paris, plusieurs autres le 18 juin en Angleterre où certains avaient déjà décidé de poursuivre la lutte avec les Anglais. Mais quelques acteurs disent aujourd'hui avoir entendu cet appel du 18 juin, alors qu'il s'agit manifestement, soit d'une confusion avec le discours du 22 juin, soit d'une construction de la mémoire a posteriori.

D'autres indiquent avoir entendu les discours du général le 21 et le 22 juin, à bord de bateaux parfois, ou en avoir entendu parler ultérieurement, par la radio australienne à Nouméa, par exemple, ou fin juin au mess des officiers de l'Air à Toulouse, ou encore par la radio fin juin en AEF. Un juif allemand l'a découvert en lisant la proclamation affichée à Montevideo par l'ambassadeur de France.

Le bouche à oreille surtout a joué. Un Français a été informé par un docker anglais de Southampton, le soir du 18 juin, un autre, en Angleterre également, par des camarades, un autre dans un mess au Liban, un autre en a entendu parler étant en brousse au Gabon par un administrateur des colonies, d'autres enfin, équipages de bateaux arraisonnés, à Crystal Palace à Londres, où ils étaient internés. Beaucoup de jeunes métropolitains ont été informés qui par un père, qui par un oncle ou par des camarades.

Mais l'appel du général n'a touché que tardivement certains, durant l'été 40 par des conversations pour les uns, fin 40, par des camarades de faculté à Metz, engagés dans un mouvement de résistance pour un autre, en 41 à Toulon pour un autre, voire fin 41, début 42 pour un dernier, pétainiste installé en Tunisie qui commença alors à réviser son jugement. Un marin qui servait sur un aviso vichyste n'a même entendu parler du général de Gaulle qu'en mai 1942, par un officier canadien, après avoir déserté à Diégo-Suarez à la suite du bombardement de son bateau.

L'appel du général de Gaulle a suscité un vif espoir : « Enfin un vrai Français ! ». Ce fut, dit l'un, « un soulagement qu'un général reprenne le flambeau », « une immense espérance ». Enthousiasme, confiance, espoir, admiration, approbation de l'attitude du général sont les sentiments dominants. Ce fut aussi dès cette époque que les plus jeunes, qui rejoindront de Gaulle en 1942 ou 1943, prirent leur décision, entendant ou ayant connaissance de cet appel.



Jacques Mansion, premier agent de renseignement du BCRA envoyé en France (juillet 1940).



Jeune aviateur ayant rejoint les Forces françaises libres.

Comment se sont-ils engagés ?



Deux jeunes Français abordent la côte anglaise pour s'engager.

Un parcours de FFL

François Tilly est né en 1910 à Morlaix. Il devient officier mécanicien dans la marine marchande. Mobilisé en septembre 1939 comme ingénieur mécanicien de 3^e classe, il est embarqué sur le pétrolier *Saintonge* jusqu'en mars 1940, puis est affecté à Dunkerque à la défense du littoral. Replié au Havre, il participe à l'évacuation de la population civile. Il réussit, en quittant le port investi par les Allemands, à prendre à bord de sa vedette une centaine de fantassins et les amène en Angleterre. Il évacue de la même façon, à partir de Paimpol, 70 élèves de l'école de navigation.

Il s'engage dans les Forces navales françaises libres le 1^{er} juillet 1940 et effectue des missions secrètes en France. À l'automne, il est capturé par les Allemands. Au cours de son transfert vers le peloton d'exécution, il se saisit du pistolet de l'un de ses deux gardiens et les abat tous les deux. Il parvient à regagner la côte et il est récupéré par une vedette anglaise. Affecté sur le croiseur *Courbet* en novembre 1940, il est promu ingénieur mécanicien de 2^e classe et embarque successivement sur les avisos *Épinal*, *Arras* et *Amiens* jusqu'en avril 1941.

Il crée, d'avril à novembre, une école de mécaniciens et de chauffeurs pour l'armement des corvettes et embarque sur la corvette *Renoncule* de novembre 1941 à mars 1942. Il est promu ingénieur mécanicien de 1^{re} classe le 1^{er} janvier 1942. Il est alors détaché dans les Forces aériennes françaises libres et nommé chef du service technique du squadron « Ile de France » le 1^{er} mars 1942. Il y reste jusqu'au départ des marins de cette unité en novembre 1942. Ensuite, il va aux États-Unis où il devient le chef du service technique de la flottille 6FE avec laquelle il rallie le Maroc en 1944.



Il se porte alors volontaire pour le 1^{er} régiment de fusiliers-marins, où il sert onze mois pendant la campagne d'Italie en mai-juin 1944, puis pendant la campagne de France. Il débarque à Cavalaire le 17 août 1944, participe à la libération de Toulon le 25, remonte jusqu'en Alsace en décembre 1944, où il prend d'assaut un village et fait 400 prisonniers. Alors que le régiment est envoyé sur la frontière italienne en mars 1945, François Tilly est envoyé à Lorient, où subsiste une poche de résistance allemande, où il prend le commandement d'un commando. Il est ensuite envoyé au Havre dans les derniers jours de la guerre où il participe au déminage du port. Il est nommé Compagnon de la Libération le 7 mars 1945. Titulaire de neuf citations dont six à l'ordre de l'Armée, il sera promu commandeur de la Légion d'Honneur en 1969.

On ne saurait résumer les modalités d'adhésion à la France Libre. Motivations et modalités ont beaucoup varié au cours des trois ans que dura l'aventure de la France Libre puis de la France Combattante, appellation retenue à partir de juillet 1942. L'aventure collective des 129 pêcheurs de l'île de Sein, massivement ralliés en juillet 1940, qui amena le général de Gaulle à s'exclamer « *L'île de Sein, c'est donc le quart de la France* » ne reflète pas la réalité statistique.

Il y eut certes des Bretons ralliant l'Angleterre à la rame. Mais les ralliements de candidats à l'engagement venant directement de France devinrent difficiles à partir de novembre 1940, en raison de la surveillance des côtes effectuée par les Allemands. Les engagements s'étalèrent par ailleurs dans le temps, revêtirent les formes les plus diverses et un certain nombre des gens aujourd'hui considérés comme Français libres ont servi en France occupée, dans des mouvements de résistance liés au BCRA ou à la DGER. Les engagements dans la résistance intérieure furent par nature discrets et il n'est pas toujours certain que les principaux acteurs aient eu conscience de l'appartenance ou non de leur réseau à la France Libre. Il y eut en fait autant d'aventures que d'hommes et ce furent souvent des épopées. L'un, aspirant, a gagné l'Angleterre par bateau avec 12 hommes de sa section, en juin 1940, partant de Saint-Jean-de-Luz. Un autre a traversé la Manche à la godille avec son frère, un troisième a embarqué à Paimpol avec 41 élèves de l'école de marine marchande de Paimpol, un quatrième a gagné l'Angleterre à 14 ans et demi pour s'engager alors qu'il n'avait pas 16 ans. Un autre fit six cents kilomètres à vélo avec un ami pour gagner Brest. Les derniers volontaires qui purent rejoindre l'Angleterre le firent à partir de la côte basque sur des bateaux polonais.

Quelques volontaires ont déserté de Syrie, en camions militaires ou à pied, dès l'été ou l'automne 40 pour rejoindre les forces anglaises en Égypte ou en Transjordanie, un autre a quitté sa famille et ses enfants à Nouméa pour aller s'engager dans les SAS en Angleterre, un autre encore a gagné l'Afrique du Sud par mer, venant de Djibouti, à bord d'un voilier. D'autres ont eu plus de « chance », étant par exemple présents comme militaires à Douala à l'arrivée de Leclerc, en août 1940.

Quelques rares aviateurs rejoignirent l'Angleterre avec leur appareil, voire avec des appareils italiens ou allemands volés. D'autres, plus nombreux, purent gagner Gibraltar ou l'Égypte. Du 26 au 30 juin, sept appareils parvinrent ainsi à se poser à Gibraltar, dix autres le firent entre le 5 et le 11 juillet.

Des marins de la marine de Vichy ont déserté de leur bateau, l'un par exemple en rade de Pointe-Noire, l'autre à la Martinique pour s'engager à New-York, un autre, marin du commerce, s'est jeté à l'eau d'un cargo vichyste au large de Gibraltar.

Plusieurs, lassés de servir à bord de bâtiments attendant à la Martinique la fin des hostilités, selon les

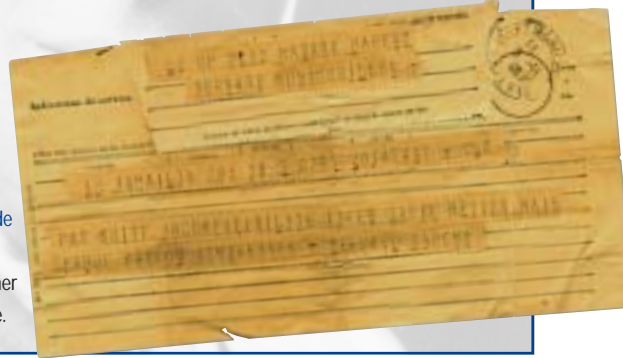


Harent «change de patron»

Citation de Bernard Harent pour l'attribution de la croix de la Libération à titre posthume: « Parti de Syrie au premier appel du général de Gaulle, prit part avec les premiers bataillons d'infanterie coloniale constitués en Égypte aux premières affaires de Tobrouk. Fut blessé au cours de la campagne de Syrie. S'engagea dans les parachutistes du Moyen-Orient, participa à toutes les actions de Libye, de Cyrénaïque et de Tunisie. Fut un des premiers soldats des troupes régulières parachutées en France. Fut tué au cours d'une mission très dangereuse pour laquelle il avait été volontaire. »

« Suite incompatibilité d'idées, garde le métier, mais change de patron. Tendresses. Bernard Harent ».

Télégramme envoyé depuis l'Égypte à sa famille pour l'informer discrètement de sa décision de rejoindre le général de Gaulle.



ordres du gouverneur fidèle au régime de Vichy, l'amiral Robert, désertèrent avec des embarcations de fortune vers Sainte Lucie, d'où ils rejoignirent New-York. Beaucoup, 15 % environ, sont passés par l'Espagne et presque tous ont connu le dur camp de Miranda, après le commissariat d'Irun ou les prisons de Saragosse ou de Burgos. Très peu étaient passés par des réseaux et la grande majorité a tenté l'aventure sans passeur, avec des amis ou d'autres résistants. Beaucoup doivent leur libération après quelques mois à l'intervention du consulat ou de l'ambassade anglaise en Espagne.

Peu d'unités constituées rallièrent les FFL, venant de France métropolitaine. Quelques rares officiers entraînaient dès 1940 leur compagnie ou leur batterie, partant de Chypre ou de Syrie vers l'Égypte britannique où elles formeront le 1^{er} bataillon d'infanterie de marine. Le gros des forces vint des territoires de l'Empire, telle la colonne Leclerc en Afrique Équatoriale ou le bataillon du Pacifique. La Légion Étrangère, dont une partie resta fidèle à Vichy, fournit la 13^e demi-brigade de la Légion Étrangère, venant de Narvik via l'Angleterre, que son colonel entraîna au complet en Afrique équatoriale.

La diversité des FFL

Tous les FFL n'ont pas adhéré dès juin 1940 aux convictions du général de Gaulle. Certains ne s'y sont ralliés que tardivement.

Un jeune limougeaud, ingénieur de formation explique ainsi qu'incorporé dans les Chantiers de jeunesse d'août 1941 à juin 1942, il était surtout préoccupé par la musique, étant affecté à la fanfare, et le fonctionnement du poêle à bois de son baraquement.

Il n'a commencé à se sentir concerné par la guerre qu'après l'occupation de la zone libre, lorsqu'il a vu les Allemands réquisitionner son immeuble. Et lui a encore fallu un an de maturation, ayant repris ses

études, avant de décider de rejoindre en juillet 1943, non pas le général de Gaulle, mais l'armée française ayant repris le combat.

Motivation, sensibilité, conviction ont donc fortement varié de juin 1940 à juillet 1943.

Une démarche individuelle

Il est donc très difficile d'établir un profil type des FFL. Ils ont en commun d'avoir été jeunes : 70 % avaient moins de 30 ans, 18,5 % moins de 20 ans, célibataires à 70 %, d'être majoritairement issus de milieux plutôt modestes, d'origine surtout urbaine. 75 % n'avaient pas dépassé le niveau de l'enseignement secondaire. Beaucoup venaient de Bretagne ou d'Alsace-Lorraine, d'Afrique du Nord ou de l'Empire. Un quart était militaire de carrière engagé en 1939, la moitié étant sous les drapeaux en 1940 et la majorité (65 %) était issue de milieux sensibles aux valeurs patriotiques.

Mais être FFL, c'est avant tout une démarche individuelle, un choix, certes fait à des époques différentes, dans des situations différentes, mais un choix assumé, souvent individuellement, parfois collectivement, comme l'équipage du sous-marin « Rubis » qui se prononça, par vote secret, ou comme ces cinq pilotes, qui dès le 20 juin 1940, décidèrent de rallier Gibraltar avec leurs avions et qui furent abattus par la DCA qui ne les reconnut pas.

Cette démarche individuelle, ce volontariat assumé, c'est toute la différence avec les soldats de l'armée d'Afrique, qui ont repris le combat, sur l'ordre de leurs chefs, après novembre 1942, avant de s'illustrer dans les combats d'Italie. ■

1. En novembre 1940, les Sénans représentaient un tiers des 350 volontaires FNFL finistériens, qui constituaient 10 % des effectifs totaux. Les ralliés ne représentaient pas pour autant 10 % de la population totale.

Ils venaient de tous les territoires d'Outre-Mer ralliés à la France Libre.

Des jeunes se présentent pour signer à Londres leur engagement dans les Forces françaises libres.



LA 1^{RE} DFL, « NOYAU DUR »

ORIGINES (juin 1940-août 1941)



Ismailia 28 juin 1940: l'escadron Jourdié du 1^{er} Régiment de Spahis Marocains rejoint la France Libre. Au centre le brigadier Brahim.

Premiers ralliements: hommes, unités, territoires (été 1940)

Après la défaite militaire et l'armistice du 22 juin, seule une poignée de volontaires décident de rester en Angleterre; ils seront rejoints par quelques centaines d'évadés de France par des moyens de fortune (barques ou derniers bateaux quittant le continent, avions...).

Les premières unités à rallier sont :

- en Angleterre, une partie de la 13^e demi-brigade de la Légion étrangère (13^e DBLE), commandée par le lieutenant-colonel Raoul Magrin-Vernerey (le futur général Monclar) et par son adjoint, le capitaine Pierre Kœnig (900 hommes environ) et une partie du 6^e bataillon de chasseurs alpins (230 hommes); ces troupes ont participé à la campagne de Norvège



Le général Pierre Kœnig

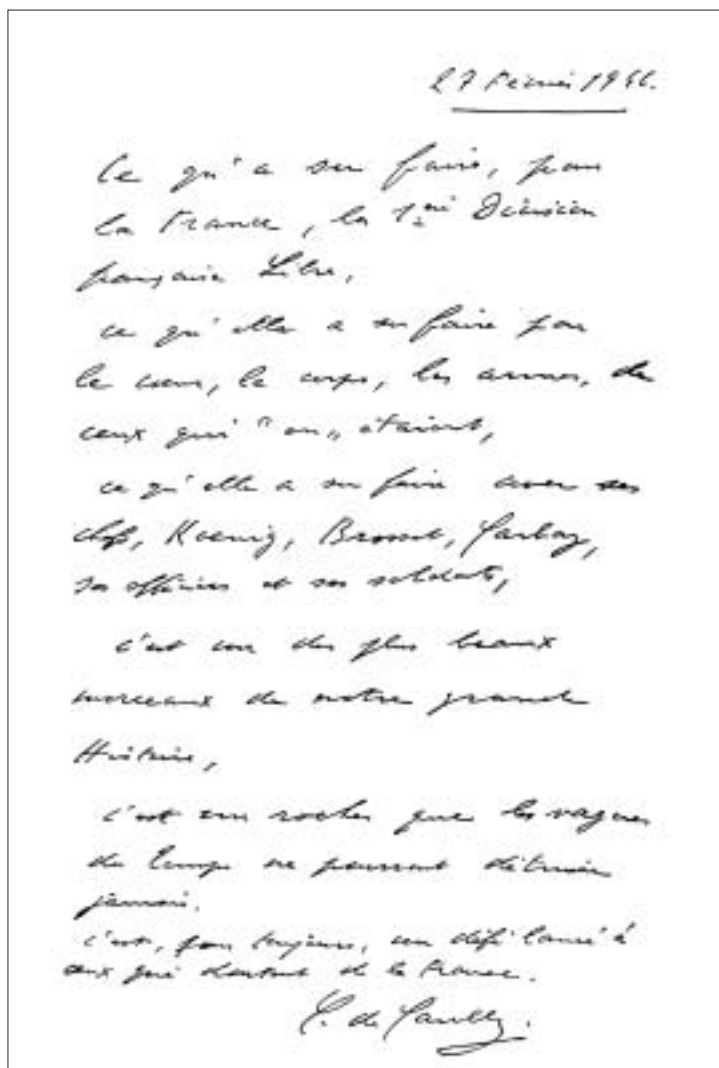
et aux combats de Narvik (avril 1940). Il faut y ajouter des éléments d'une compagnie de chars de combat, des sapeurs, des artilleurs et près de 200 marins, qui constitueront le bataillon de fusiliers-marins mis à la disposition des forces terrestres, commandés par le lieutenant de vaisseau Robert Détryat. En tout, environ 1 300 hommes,

- au Moyen-Orient, une compagnie du régiment d'infanterie coloniale qui se trouvait au Liban, sous le commandement du capitaine Raphaël Folliot (120 hommes), et une compagnie d'un régiment d'infanterie coloniale cantonné à Chypre, sous le commandement du capitaine Jean Lorotte, comprenant 350 « rebelles ». Lorotte et ses hommes se constituent en « bataillon d'infanterie de marine » (1^{er} BIM) et se rallient immédiatement à de Gaulle; à la fin de juillet 1940, ils débarquent en Égypte, où ils seront rejoints par la compagnie Folliot, ainsi que par des légionnaires espagnols du 6^e régiment étranger d'infanterie, des marins de l'escadre française d'Alexandrie (parmi lesquels le lieutenant de vaisseau Honoré d'Estienne d'Orves) et un escadron à cheval du 1^{er} régiment de spahis marocains, commandés par le capitaine Jourdié,

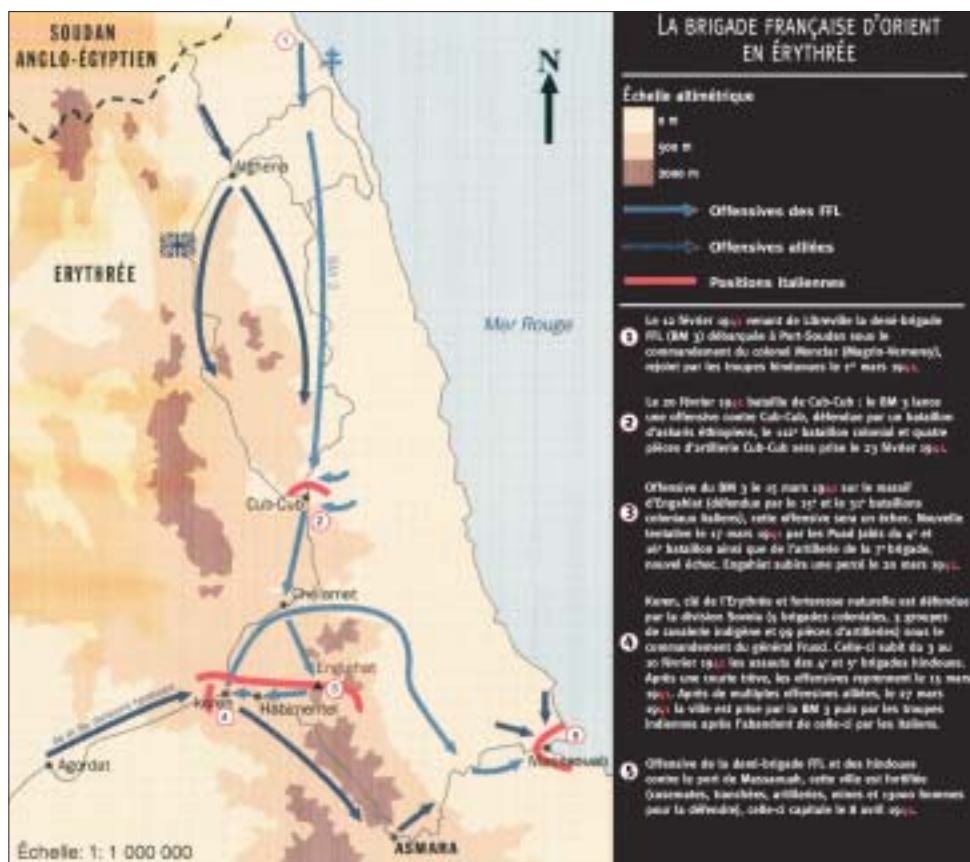
- en Afrique Noire, les cinq régiments de marche des territoires de l'Afrique équatoriale française qui rallient la France Libre à la suite des « Trois Glorieuses » (26, 27, 28 août 1940) : BM1 (Gabon), BM2 (Oubangui-Chari, aujourd'hui : Centrafrique), BM3 (Tchad), BM4, BM5 (Cameroun). Ils apportent aux premières Forces françaises libres le nombre qui manque encore : 16 500 hommes en tout (il leur manque encore l'entraînement et l'armement).

« Une force militaire appréciable » (de Gaulle)

Le 28 juin, de Gaulle annonçait : « *La France Libre n'a pas fini de vivre. Nous le prouverons par les armes.* » Quinze jours plus tard, il constatera, non sans optimisme : « *Il existe déjà sous mes ordres une force*



DES FORCES FRANÇAISES LIBRES



Le général de Larminat, commandant supérieur des Forces françaises libres en Afrique équatoriale française.

En Érythrée, février 1941, sous les ordres du colonel Monclar, 1 000 Français libres s'emparent de Cub-Cub, Keren et Massaoua, et font plus de 14 000 prisonniers. En juin 1941, ils participent à la bataille pour libérer la Syrie.

militaire appréciable (...). Français, sachez-le, vous avez encore une armée de combat.» Le 14 juillet 1940, à Londres, il passe en revue les premières troupes dont il dispose en Angleterre : 1 500 hommes en tout, mais c'est un début. À la fin de juillet, l'ensemble des FFL est estimé à 7 000 hommes – en majorité des jeunes qu'il faut encadrer, former, orienter, armer. En septembre 1940, deux nouveaux territoires rallient la France Libre : Tahiti et la Nouvelle-Calédonie. Ils fourniront un nouveau bataillon de volontaires (600 hommes), le bataillon du Pacifique, formé et commandé par le commandant Félix Broche (qui rejoindra le Moyen-Orient en juillet 1941).

Le BIM en Libye

Le 1^{er} BIM du commandant Lorotte est la première unité FFL à combattre l'ennemi : il prend part à l'attaque britannique contre les troupes italiennes de Sidi Barrani (Libye), au début de décembre 1940 ; il participe également à la prise des positions de Sollum, Fort-Capuzzo et Bardia. Ces premières campagnes sont plus symboliques que réellement significatives, mais elles suffisent à renforcer une conviction et une espérance : « *Il se trouve, déclare de Gaulle le 8 décembre, que les événements présentent en ce moment une occasion magnifique de faire rentrer la force française non seulement dans la guerre mais encore de plain-pied dans la victoire.* »

Victoire en Érythrée (février - avril 1941)

Le 21 octobre, de Gaulle a nommé le général de Larminat commandant supérieur des FFL en AEF et au Cameroun et décidé la formation d'une « Brigade française d'Orient » (BFO), sous les ordres du colonel Magrin-Vernerey (Monclar). Toutes les forces disponibles seront employées en Érythrée (province nord-est de l'Éthiopie sous domination italienne). Le gros de la BFO s'embarque à Douala (Cameroun) pour le Soudan, où elle retrouvera au début de février le BM3, venu directement du Tchad. Les FFL en Afrique orientale se composent alors de la 13^{ème} demi-brigade de la Légion, du BIM, de l'escadron Jourdié, de deux BM et du 2^{ème} bataillon de tirailleurs sénégalais de Bangui.



Les Français libres en Érythrée.

Le 22 février, le BM3 du commandant Pierre Garbay s'empare du fort italien de Kub-Kub (Érythrée). Dans les premiers jours de mars, la BFO est rassemblée au camp de Chelamet. À la fin du mois, après les combats de l'Engiahat, la BFO entre à Keren (27 mars) ; le 30 mars, de Gaulle la passe en revue à Chelamet. Les 7 et 8 avril, les troupes de Monclar prennent successivement Montecullo, Fort-Umberto et surtout Massaoua, capitale et principale base éthiopienne sur l'océan Indien. Au total, le détachement français avait fait, au combat, plus de 4 000 prisonniers et reçu, à Massaoua, la reddition de 10 000 autres.

Au printemps 1941, la livraison à l'Allemagne par le gouvernement de Vichy de bases aériennes du Levant (Syrie, Liban) entraîne une intervention militaire des Français libres - à présent regroupés au sein d'une 1^{ère} division légère française libre, ou DLFL - et des Anglais dans les deux territoires. L'opération Georges commence le 8 juin ; le 21 juin, les Français libres entrent à Damas, après des affrontements franco-français durs et meurtriers (2 400 morts des deux côtés, dont 1 300 chez les seuls Français libres). Le Levant échappe à Vichy, mais 6 000 hommes seulement sur 35 000 rejoignent les FFL.

LA «FORCE L» DANS LE DÉSERT LIBYEN.
LA VICTOIRE DE BIR HAKEIM (septembre 1941-décembre 1942)

Discussion avant la bataille.



Bir Hakeim, une bataille livrée dans un désert qui n'offrait aucune protection.

Photo en bas à droite: toutes les nationalités présentes à Bir Hakeim.

La 1^{re} DLFL est dissoute le 20 août. De Gaulle charge Larminat, adjoint de Catroux, de mettre sur pied deux nouvelles unités (« divisions légères » ou « brigades ») : l'une destinée à maintenir l'ordre au Levant, l'autre à participer à l'effort de guerre en Libye – l'ensemble de ces unités étant baptisé « Force L » (comme Larminat). En fait, seule la 1^{re} BFL

– future 1^{re} DFL – affrontera directement les troupes de l'axe germano-italien en Libye, notamment à Bir Hakeim (27 mai-11 juin 1942) : voir encadré.

Du 23 octobre au 4 novembre, les FFL participent activement à la bataille d'El-Alamein, qui permet aux troupes britanniques de remporter une victoire complète sur l'Afrikakorps de Rommel.



Bir Hakeim et ses conséquences (janvier - juin 1942)

La 1^{re} brigade française libre (1^{re} BFL), commandée par Larminat, avec Kœnig comme adjoint, fait mouvement vers l'Égypte à la fin décembre 1941 ; le 17 janvier, elle obtient la reddition de la garnison allemande d'Halfaya (frontière égypto-libyenne). Un mois plus tard, elle prend position à Bir Hakeim, à 80 km au sud de Tobrouk. Durant un peu plus de trois mois, elle va mener contre les forces ennemies une guerre de course dans le désert libyen, faite de missions de reconnaissance, de patrouilles et de coups de main, qui va lui permettre de s'aguerrir. Au début d'avril, Kœnig en devient officiellement le chef – Larminat étant nommé commandant en chef des Forces françaises dans le Western Desert. Le 27 mai, Rommel, commandant l'Afrikakorps (qui a débarqué en Libye en février 1941) lance ses troupes contre la position fortifiée de Bir Hakeim, tenue par une brigade comptant précisément 3 723 hommes.



Les forces en présence à Bir Hakeim

Du côté germano-italien :

- 37 000 hommes,
- 270 canons (dont 40 de 75 mm, 40 de 100 mm et 80 de 152 mm) auxquels il faut ajouter de nombreux mortiers de 81 et 60 mm, des canons de 25 et de 20 mm, des mitrailleuses et des fusils-mitrailleurs en grand nombre,
- environ 350 chars de combat,
- une forte participation de la Luftwaffe (Stukas, Junkers...).

Du côté français libre :

- 3 723 hommes, soit un contre 10,
- 55 canons antichars, 24 canons de 75 mm, 44 mortiers de 81 et 60 mm, 80 mitrailleuses, 270 fusils-mitrailleurs (à noter : pas de canon supérieur au calibre 75 mm),
- 63 engins légers chenillés (les Bren Carrier),
- les avions de la Royal Air Force et du groupe de chasse Alsace.

Les Français libres vont résister victorieusement pendant 15 jours ; ils n'évacueront la position que dans la nuit du 10 au 11 juin 1942. Du côté germano-italien, le nombre des tués et blessés est inconnu, mais il est sûrement élevé, en raison des effectifs engagés ; les pertes en matériels (chars, camions, avions...) sont également sévères. Du côté français, les pertes humaines n'ont pu être chiffrées avec une précision absolue, mais on s'accorde généralement sur le bilan présenté par M. Pierre Messmer, qui était capitaine de la Légion à Bir Hakeim : plus de 170 tués, 130 blessés, à quoi il faut ajouter 763 « disparus », capturés par les Allemands lors de l'évacuation de la position ou morts quelques jours plus tard dans le naufrage du navire italien *Nino Bixio*, coulé par un sous-marin britannique alors qu'il transportait en Italie 143 prisonniers français de Bir Hakeim. Au total, la BFL a perdu environ 1 500 hommes – dont un petit tiers de morts, un tiers de blessés, un tiers de prisonniers ou disparus.

La question de savoir si Bir Hakeim est ou non une victoire est sans objet devant cette évidence : ce fait d'armes a redonné espoir au camp allié, alors en difficulté sur tous les fronts. En Libye même, les Anglais sont bousculés par les troupes ennemies ; au moment même où il assiège Bir Hakeim, Rommel oblige la 8^e armée britannique à retraiter vers l'Est ; le 21 juin, il s'emparera de Tobrouk. Dans cet océan de mauvaises nouvelles, quelques milliers de Français libres prouvent à l'opinion alliée que rien n'est joué. En immobilisant Rommel pendant 15 jours devant Bir Hakeim, ils permettront en effet au commandement anglais de faire venir des troupes fraîches d'autres théâtres d'opérations : ce sont ces forces qui arrêteront à El-Alamein les hommes de Rommel.

Ce fait d'armes est salué par l'ensemble des puissances alliées et il produit une forte impression en France occupée. Hitler lui-même reconnaît la valeur de la nouvelle armée française. Pour de Gaulle, ce premier affrontement direct avec les troupes allemandes constitue un extraordinaire encouragement. Désormais les Anglais et les Américains considèrent les Français libres comme des alliés à part entière. En France même, l'image d'invincibilité des forces allemandes se fissure ; Bir Hakeim redonne courage à une population accablée par les exigences grandissantes de l'occupant.

C'est donc à juste titre que Bir Hakeim est passée à la postérité comme l'une des pages les plus glorieuses de l'épopée militaire française. C'était la première fois qu'une unité française affrontait les troupes allemandes sur le terrain et les mettait en difficulté. Et, comble de l'humiliation pour le régime nazi fondé sur le racisme, les hommes de Kœnig composaient une extraordinaire mosaïque ethnique représentant parfaitement les populations de la France et de son empire colonial : Européens de France métropolitaine, Européens d'outre-mer, Noirs, Malgaches, Nord-africains, Maoris, Vietnamiens, Indiens des Comptoirs de l'Inde, Syriens et Libanais.



Quand, à Bir Hakeim, un rayon de sa gloire renaissance est venu caresser le front sanglant de ses soldats, le monde a reconnu la France. Général Kœnig, sachez et dites à vos troupes que toute la France vous regarde et que vous êtes son orgueil.

Général de Gaulle

Fanion de la Légion étrangère en Libye (1942).

LES CAMPAGNES DE LA 1^{re} DFL (janvier 1943-mai 1945)

Le 17 janvier 1943, de Gaulle décide que les Forces françaises libres qui prendront part à la campagne de Tunisie seront placées sous le commandement de Larminat et organisées en deux grandes unités :

- une division d'infanterie, confiée à Kœnig,
- une division légère mécanique, confiée à Leclerc.

Cette décision est à l'origine des deux divisions emblématiques de la France Libre : la 1^{re} DFL et la 2^e DB.

La 1^{re} DFL au défilé de la victoire à Tunis s'est jointe à la 8^e armée britannique.



La campagne de Tunisie (février-mai 1943)

La 1^{re} DFL est officiellement créée le 1^{er} février 1943, sous les ordres de Larminat ; elle comprend deux brigades : la 1^{re} (général Kœnig) et la 2^e (général Brosset). Le BIMP (bataillon d'infanterie de marine + bataillon du Pacifique, qui ont fusionné après Bir Hakeim) est la seule unité de la 1^{re} DFL à opérer en Tunisie aux côtés de la 8^e armée britannique. La DFL prendra part à la fin de la campagne de Tunisie, notamment aux combats de Djebel Garci et Takrouna (prise par la brigade Brosset).

Malgré un coût humain élevé, cette campagne amène aux FFL de nombreux éléments de l'armée d'Afrique (dont le 7^e régiment de chasseurs d'Afrique et le 4^e régiment de spahis). De Gaulle encourage Larminat et Leclerc, chef de la 2^e DFL (future 2^e DB) à accepter dans leurs rangs tous ceux qui veulent se rallier aux FFL. Le 20 mai 1942, les FFL prennent part au défilé de la victoire à Tunis, aux côtés des troupes britanniques.

La DFL rejoint le camp de Zouara, à une centaine de kilomètres de Tripoli. Le 31 juillet, il est mis fin aux engagements dans les FFL proprement dites, mais de Gaulle souhaite qu'elles conservent leur figure et leur caractère en même temps que leur ardeur dans l'organisation militaire française désormais reconstituée. Brosset succède à Kœnig à la tête de la 1^{re} DFL, qui est regroupée et réorganisée à Nabeul (Tunisie) et qui prend officiellement le nom de « 1^{re} division militaire d'infanterie » (1^{re} DMI), mais, jusqu'à la fin

de la guerre, on continuera de l'appeler : 1^{re} DFL (20 septembre 1943).

La campagne d'Italie

Le 7 janvier 1944, un décret du CFLN réorganise les forces françaises d'Afrique du Nord (ex-FFL + ex-armée d'Afrique) en deux grandes masses : le

Victoire en Italie (mars - juin 1944)

La DFL-DMI est devenue une grande unité de 18 000 hommes, avec trois brigades d'infanterie, des unités d'appui, des services. Mais, comme le souhaitaient de Gaulle, Brosset et tous ses membres, elle conserve son caractère FFL. À la fin de mars 1944, la DFL-DMI est affectée au corps expéditionnaire français en Italie (CEF) ; elle quitte la Tunisie pour Naples trois semaines plus tard. Pour la première fois, des FFL vont combattre dans le cadre d'un corps d'armée français, sous les ordres d'un général français.

La campagne est marquée par de brillants exploits des hommes de Brosset, notamment lors de la prise des massifs du Garigliano et des Aurunci. Brosset avait écrit à de Gaulle : « *Ma division n'existera qu'autant qu'elle se battra. (...) Elle se désagrègerait si elle ne se battait pas.* » Au début de juin 1944, tandis que le gros de la DFL s'élance vers la Toscane à la poursuite des troupes ennemies en déroute, un détachement du BIMP entre dans Rome. Après de nouveaux combats en Toscane (Bolsena, Radicofani, Monte Calcinajo), la DFL regagne Naples le 27 juin. Après trois semaines de repos et de réorganisation, elle s'embarque pour la Provence, via Brindisi et Tarente, le 18 juillet.



Détente des Français libres à Tripoli.



Elément de la 1^{re} DFL progressant dans les ruines de Pontecorvo (Italie).



Le drapeau tricolore hissé au balcon du Palais Farnèse à Rome, par Paul Poggionovo, Corse de 20 ans qui sera tué dans les Vosges.

détachement d'armée A, commandé par le général Juin ; le détachement d'armée B, commandé par le général de Lattre de Tassigny.



Le général Brosset, commandant de la 1^{re} DFL avec le général de Gaulle à San Ambrogio.

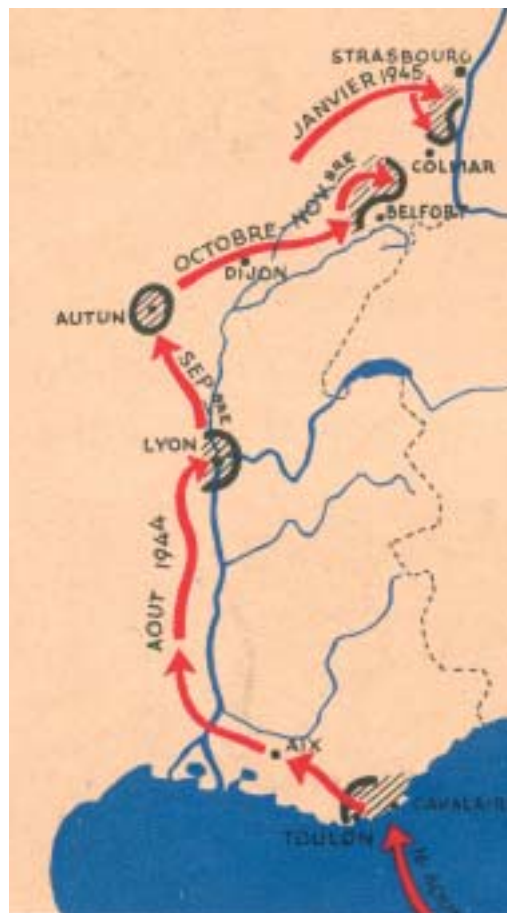
jours suivants, la DFL prendra une part décisive à la prise de Toulon (27 août). Le lendemain, Marseille sera à son tour libérée. La Provence était tombée en deux semaines, au terme d'une manœuvre exemplaire, qui sera saluée en ces termes par le général américain Alexander Patch, commandant l'ensemble des troupes de débarquement : « Vous avez rendu à la France son port de guerre le plus important et son premier port de commerce. Vous avez remporté une grande victoire et mérité la reconnaissance de la France et des Alliés. »

Le débarquement en Provence et la remontée vers l'Est

L'armée B débarque en Provence le 16 août 1944, après la conquête de la tête de pont par le 6^e corps d'armée américain. Sa mission est essentielle : elle doit s'emparer de Toulon et de Marseille, solidement défendues par les Allemands. Au Rayol, à Cavalaire, à Saint-Tropez, les Français prennent pied ; dans les



Débarquement le 16 août 1944 des troupes françaises commandées par le général de Lattre de Tassigny.



Itinéraire de la 1^{re} DFL, du débarquement à l'Alsace.



Une unité de la 1^{re} DFL dans un village alsacien.

Les Vosges et l'Alsace

Rassemblée dans la région de Beaume-les-Dames à la fin de septembre, la DFL s'empare de plusieurs positions ennemies, dont le col de la Chevestraye

et le village de Ronchamp (250 tués, 700 blessés). Au début, au cœur du dispositif de l'ex-armée B, devenue la 1^{re} armée française, elle attaque sur un axe Giromagny-Rougemont-Cernay-Colmar ; le 20 novembre, le général Brosset trouve la mort dans un accident de jeep près de Champagny, près de Belfort – le colonel Garbay le remplace. Dix jours plus tard, la DFL est relevée du front après plusieurs victoires (prises de Giromagny, du Ballon d'Alsace, de Masevaux...). Elle prend position au sud de Strasbourg le 31 décembre 1944 et, dans des conditions climatiques très dures, participe à la défense de la capitale alsacienne menacée par la contre-offensive allemande déclenchée deux semaines plus tôt. Strasbourg sera sauvée de justesse, mais un bataillon de marche africain (le BM 24) sera anéanti à Obenheim : voir encadré.

Le 20 janvier 1945, le commandement allié décide d'attaquer la poche de Colmar, toujours occupée par les Allemands ; la DFL est envoyée dans la région de Sélestat ; elle y occupe plusieurs positions, épaulée par la 2^e DB. Colmar ne sera libérée que le 2 février et les troupes allemandes obligées d'évacuer l'Alsace. Le 28 février, la DFL est retirée du corps de bataille de la 1^{re} armée et affectée au détachement d'armée des Alpes. Le bilan des derniers combats est lourd : plus de 2000 tués et blessés. ■

La jonction (12 septembre 1944)

L'armée B remonte ensuite vers Saint-Etienne et Lyon, qui sont libérées dans les premiers jours de septembre.

Désormais deux corps d'armée français poursuivent leur avance vers le Nord-Est : le 1^{er} CA, commandé par le général Béthouart, qui prend la direction de l'Alsace ; le 2^e CA, commandé par le général de Monsabert (1^{re} DFL et 1^{re} DB), dont la mission est de suivre la Saône et de rechercher la jonction avec les forces alliées débarquées en Normandie à partir du 6 juin. Cette jonction, hautement symbolique, s'effectuera le 12 septembre dans le village de Nod-sur-Seine, au nord de Dijon.



La jonction à Nod-sur-Seine (Côte-d'Or), le 12 septembre 1944 des deux grandes unités légendaires de la France Libre : la 1^{re} DFL venue d'Afrique, d'Italie et de Provence, et la colonne Leclerc venue d'Afrique, devenue la 2^e DB et débarquée en Normandie.

L'héroïque résistance du BM 24 à Obenheim (7-11 janvier 1945)

Dans les premiers jours de janvier 1945, Hitler décide de lancer une nouvelle offensive destinée à récupérer Strasbourg. C'est ainsi que plusieurs unités de la 1^{re} DFL sont très violemment prises à partie et résistent non sans de grandes difficultés aux assauts ennemis : notamment le bataillon de marche 21 et surtout le bataillon de marche 24 du commandant Coffinier et un détachement de la brigade Alsace-Lorraine du colonel Berger (pseudonyme d'André Malraux). L'attaque allemande est déclenchée au matin du 7 janvier à l'ouest du canal du Rhône au Rhin, dans le secteur d'Obenheim, tenu par le BM 24 ; dès le premier jour, les bombardements sont violents et les assauts sont lancés par des forces dix fois supérieures à celles des Français. Le lendemain, 8 janvier, l'étreinte se resserre, les bombardements se multiplient et les patrouilles allemandes se montrent plus actives. Coffinier renonce à ordonner une sortie en masse, qui équivaudrait à livrer les villages voisins à un ennemi qu'au demeurant il est important de fixer loin de Strasbourg.



La mairie d'Obenheim détruite par les bombardements allemands.

Dans la journée du 9, le siège ne se relâche pas, mais, en liaison avec les éléments de la brigade Alsace-Lorraine, qui occupent Gersheim, une opération de dégagement est préparée. Elle donnera lieu à de très violents combats durant toute la journée ; la nuit venue, les Français décrochent. Les munitions et les médicaments (il y a 10 blessés graves) commencent à manquer. Coffinier demande du ravitaillement par avion. La nuit du 9 au 10 se passe sans incidents.

Au matin du 10, comme les Français ne donnent aucune suite à l'invitation allemande à se rendre, les bombardements reprennent. Dans l'après-midi, des avions alliés larguent sur le village des munitions et des vivres, mais, en raison d'un vent violent, une partie seulement des containers atterrit dans les lignes françaises. À la fin de l'après-midi, à la suite de nouveaux assauts de blindés allemands (Panzer, Jagdpanther), la situation des assiégés devient critique.

Les derniers combats se déroulent dans la nuit du 10 au 11 janvier. Les hommes du BM 24 n'ont plus de munitions, leurs armes sont maintenant hors d'usage. À 23 heures, tout est fini. Une douzaine de Français parviendront à s'échapper – le reste de l'unité (772 hommes) est anéanti ou capturé. Les Allemands peuvent maintenant se retourner contre les autres positions françaises sur l'III, mais ils ont perdu quatre jours. Pendant ce temps, en effet, la défense du secteur a pu être renforcée et lorsque, dès le 13 janvier, les Allemands tenteront de percer la barrière de l'III, ils seront brutalement repoussés. Aucune autre tentative n'aura lieu. « Strasbourg, cette fois, écrit le général Garbay, commandant la 1^{re} DFL, sera définitivement sauvée. » Le sacrifice des hommes du BM 24 n'aura pas été vain.

L'Authion, dernière bataille (avril - mai 1945)

Le général Doyen, chef du DAA, affecte à la DFL la responsabilité du secteur sud (jusque-là assumée par une brigade américaine), qui s'étend du pic des Trois-Evêchés à la mer, englobant les cols du Petit Saint-Bernard, du Grand Cenis, de Larche et le massif de l'Authion. Le contrôle de ces positions, solidement tenues par les troupes allemandes d'Italie, permettra aux Français de déboucher sur la plaine du Pô. Le 10 avril, la DFL déclenche l'attaque contre l'Authion (opération *Canard*). Après des affrontements très durs – dont certains au lance-flammes contre les forts italiens – les hommes de Garbay parviennent sur le versant italien des Alpes-Maritimes, à 70 km de Turin (28 avril).

En moins de trois semaines, la DFL a rempli sa mission : l'Authion est tombé, le front ennemi est rompu, les ennemis se replient. Au moment où elle allait se ruer sur Turin, elle est stoppée par la reddition des troupes allemandes d'Italie (2 mai 1945) – et aussi par la volonté expresse des Américains de ne pas laisser aux Français les mains libres de l'autre côté des Alpes. Cette déconvenue n'empêche pas Garbay d'adresser à ses troupes l'ordre du jour suivant : « La victoire attendue pendant cinq ans avec ferveur, cinq longues années de lutttes, de misères, de sacrifices, la victoire totale justifie et récompense aujourd'hui votre foi et votre abnégation. » Les combats de l'Authion ont fait 273 tués et près de 700 blessés dans les rangs de la DFL. En tout, depuis les premiers combats africains, la division, « noyau dur » des Forces françaises libres aura perdu plus de 4 000 hommes.



Des combats difficiles et meurtriers dans le massif de l'Authion sur la frontière italienne (avril/mai 1945).

LES FORCES AÉRIENNES



Les Forces aériennes françaises libres sont créées le 7 juillet 1940 à Londres et placées (provisoirement) sous les ordres de l'amiral Muselier, commandant les Forces navales françaises libres.

Pilotes français rejoignant leurs appareils en vue d'un décollage immédiat.



Lieutenant Pinot.

Le ralliement

Le ralliement initial concerne six cents volontaires, pour la plupart des jeunes en cours de formation (150 élèves pilotes rejoignent l'Angleterre sous les ordres du lieutenant Pinot). Les personnels d'active sont ceux que leur affectation avait empêché de participer aux combats de 1939-1940 ou ceux affectés en Syrie, au Liban ou dans les territoires d'Outre-Mer. Leur nombre peut être évalué à 400. Les ralliements ultérieurs, essentiellement par l'Espagne, portent les effectifs à 3 000 environ, la date limite de reconnaissance « Forces aériennes françaises libres » étant fixée au 31 juillet 1943.

• **Le général de Gaulle décide** que les FAFL constitueront au plus tôt des unités purement françaises ce qui n'exclut pas, surtout au début, l'engagement de certains d'entre eux, à titre Français, dans des unités de la Royal Air Force. Cette mesure persiste et plusieurs FAFL seront amenés à commander des squadrons et même des wings (escadres de la Royal Air Force). Il conclut avec la RAF un accord sur l'entraînement dans la RAF de centaines de jeunes FAFL. À plusieurs reprises, les arrestations lors de tentatives de ralliement considérées par les autorités de Vichy comme « déserteurs au profit d'une puissance étrangère » amènent des condamnations de prison, de travaux forcés : certains arrêtés par les Allemands

L'odyssée du « Trébouliste »

Le lieutenant de réserve d'aviation Pinot, ancien combattant de 14-18, commandait l'école élémentaire de pilotage du Mans. Sous la contrainte des événements, l'école dut se replier à Morlaix. Face à l'avancée allemande, le lieutenant Pinot entraîna alors ses élèves vers le Finistère. Sans instruction, il décida d'éviter à tout prix la capture de ses hommes. Il prit donc contact avec un patron pêcheur de Douarnenez, François Leiguen, disposant d'un langoustier à voiles de 50 tonneaux, équipé d'un moteur auxiliaire de 60 CV, prêt à gagner l'Angleterre. L'aventure était risquée car un sous-marin allemand avait envoyé par le fond un autre langoustier de Douarnenez 15 jours auparavant. 115 élèves-pilotes décidèrent de suivre leur chef et embarquèrent le 18 juin 1940 à 23 h 15 à bord du « Trébouliste ».

Le 20 juin, à midi, le bateau mouillait au large de Newlyn, avant de gagner Falmouth. Les hommes du « Trébouliste » seront parmi les premiers éléments des futures Forces aériennes françaises libres.

36 d'entre-eux tomberont au combat, dans les cieux d'Angleterre, de France, d'Allemagne, mais aussi sur le front russe.



FRANÇAISES LIBRES



Pilotes auprès de leurs appareils attendant le départ en mission.

sont fusillés (sergent Devouassoud et sergent-chef Dorange le 12 avril 1941). Les premiers Compagnons de la Libération sont les membres de l'équipage du capitaine de Vendevre : lieutenants Weill, Berger et Duplessis, abattus par la DCA espagnole le 20 juin 1940 alors qu'ils rejoignent Gibraltar.

• **Après un court entraînement** opérationnel, 13 pilotes rejoignent à compter du 1^{er} août 1940 des squadrons de chasse de la RAF qui participent à la Bataille d'Angleterre, dont l'issue va être décisive pour l'avenir de la Grande-Bretagne. Dix de ces pilotes seront ultérieurement abattus. Parmi les trois autres, un des survivants, Jean Demozay, a une carrière

brillante dans la RAF, dont il commandera un squadron. Il a 22 victoires lorsqu'il est retiré des opérations fin 1942. Le colonel Henry Lafont est aujourd'hui le seul survivant de ces treize premiers pilotes.

• **Il n'y a de 1940 à 1942** aucune bataille terrestre continue en Europe mais une bataille aérienne et navale significative : l'Afrique est un champ de bataille terrestre actif. Plusieurs unités FAFL, parfois éphémères, sont appréciées au Moyen-Orient par les Britanniques, face aux forces de l'Axe. La deuxième escadrille de chasse française (2nd Free French Flight), sous les ordres du lieutenant Denis, participe à la défense de Tobrouk, abat 16 avions



Capitaine de Vendevre.



Colonel Jean Demozay.



Lieutenant Henry Lafont.

Le premier FAFL tué au combat



Henri Bouquillard, né le 14 juin 1908 à Nevers (Nièvre).

À la fin de ses études au lycée de Nevers, Henry Bouquillard devance l'appel et effectue son service militaire au 13^e bataillon de chasseurs alpins, puis se rengage jusqu'en 1932 au titre du 35^e régiment d'infanterie. Passionné par l'aviation, il obtient son transfert dans l'armée de l'air au titre de la réserve. Rappelé à l'activité le 2 septembre 1939, il est dirigé le 10 mai 1940 sur le bataillon de l'air 108 de Montpellier. Le 25 mai 1940, il rejoint comme moniteur l'École de pilotage de Marrakech. Dès les premières rumeurs de la signature d'un armistice, le sergent Henri Bouquillard, très affecté par la défaite de la France, alors qu'il ne s'est pas battu, décide de rallier la Grande-Bretagne. Il se rend à Casablanca pour y chercher un embarquement. Il réussit à embarquer clandestinement sur le cargo *Oak Crest*, affrété par le gouvernement britannique pour évacuer des troupes polonaises vers la Grande-Bretagne. Le 30 juillet, Henri Bouquillard rejoint la *School of Army Cooperation*. Il sera le premier pilote des FAFL tué en combat aérien le 11 mars 1941.



Douglas « Boston » du groupe « Lorraine ».



Les « Spitfire » du groupe « Île-de-France ».

ennemis et est la première unité Française Libre à être faite Compagnon de la Libération. Dans le même temps, des unités FAFL (« Menace » et « Topic ») quittent l'Angleterre fin 1940 : après avoir échoué dans leur tentative de ralliement de Dakar, elles remontent vers le Moyen-Orient en appuyant la colonne du général Leclerc, notamment dans la prise de Koufra.

L'« Alsace » et le « Lorraine » sont engagés contre les forces de l'Axe dans des conditions difficiles, avec du matériel souvent surclassé. L'« Alsace » perd plusieurs pilotes lors du soutien de Bir Hakeim.

- **Le 1^{er} septembre 1941**, est créé en Angleterre, le groupe de chasse « Île-de-France » avec une participation du personnel de l'Aéronavale. La deuxième mission de l'« Île-de-France » voit la disparition du wing Commander Robinson, commandant le wing de son équipier Maurice Choron et de son commandant le lieutenant de Scitivaux qui est fait prisonnier et remplacé par le commandant Dupérier.

Les années 1941-1942

Les nouveaux ralliements et la formation des personnels dans les écoles de la RAF permettent la création de nouvelles unités FAFL, sous les ordres du général Valin :

- **Le 1^{er} janvier 1942**, le groupe de bombardement « Bretagne » reste le groupe africain participant à la campagne d'Érythrée. Il est ensuite stationné à la frontière algérienne et intégré, en novembre 1942, dans une escadre de B-26 « Marauder » formée en Algérie.

- **Le 1^{er} et le 24 septembre 1941**, sont créés le groupe de chasse « Alsace », le groupe de bombardement « Lorraine » et l'escadrille de liaison ELAM qui va assurer la liberté de transport aérien de la France Libre. Placée sous les ordres du colonel de Marmier, elle sera à la base de la renaissance d'Air France à la fin de la guerre.



Le colonel Valin commandant des Forces aériennes françaises libres (à gauche) et le lieutenant-colonel Pjeaud.



Commandant Bernard Dupérier.



Hawker « Hurricane » du groupe « Alsace » en Lybie.



B-26 « Marauder » du groupe « Bretagne ».

Opération de Dieppe, 19 août 1942

On s'est longuement interrogé sur l'opportunité de l'opération de Dieppe, planifiée pour ne durer que quelques heures. Le groupe de chasse « Ile-de-France » y participe avec 32 pilotes, qui font deux missions dans la journée, mais une vingtaine de pilotes servant dans des unités de la RAF y participent également. Cinq pilotes français sont abattus dont le commandant Fayolle, tué à la tête

du 174 squadron qu'il commande. Disparaissent également : le sergent Halna du Fretay qui s'était évadé de France avec son avion personnel le 15 novembre 1940, l'adjudant Lecointre du 236 squadron, le sergent-chef Vilboux du 611 squadron et le sergent Darbins du groupe de chasse « Alsace ». Le lieutenant Scheidauer et l'adjudant Van Wymeersch, du 174 squadron, sont également abattus et faits prisonniers : le premier sera exécuté lors de la « Grande évasion », le 7 mars 1944, le second réussira à s'évader en rejoignant la Résistance italienne.



Sergent Halna du Fretay.

Commandant Fayolle abattu lors du raid sur Dieppe.

• **Le 5 janvier 1942**, le lieutenant-colonel Pijaud, qui assurait les fonctions de chef d'état-major des FAFL où il a assuré un travail considérable, prend le commandement du « Lorraine ». À sa première mission, son avion en feu, il pense que son mitrailleur n'a pas sauté et il se pose dans le désert. Grièvement brûlé, fait prisonnier par les Italiens, il meurt quelques jours plus tard.

L'année 1942 est celle de la fin des combats terrestres en Afrique Noire et au Moyen-Orient et de leur début en Europe. C'est aussi celle du débarquement allié en Afrique du Nord et de l'entrée en guerre des forces de Vichy, importantes en nombre.

Création du groupe de chasse « Normandie »

En septembre 1942, pour des raisons sans doute plus politiques que militaires, le général de Gaulle décide la création et l'envoi en Russie d'un groupe



Aviateurs français et soviétiques sympathisant sur le front russe.



Commandant Jean Tulasne.



Yak 3 du groupe « Normandie ».

de chasse, le « Normandie ». Ce geste a encore une grande importance dans les relations France-Russie. Le commandant Pouliquen puis le commandant Tulasne prennent le commandement de ce nouveau groupe, qui commence son entraînement en Russie fin 1942.

août 1942

Le groupe « Artois » est créé au Liban. Il part ensuite pour Bangui, d'où il effectue des missions de Coastal Command.

Novembre 1942

Les forces américaines débarquent en Afrique du Nord. Après une courte résistance, les forces françaises rejoignent les Alliés.

La fin des combats en Afrique Noire et en Afrique du Nord amène le mouvement vers l'Angleterre des groupes « Alsace » et « Lorraine », où ils retrouvent l'« Île-de-France ».

1943

L'année 1943 est essentiellement marquée pour les unités aériennes par l'exécution de missions de préparation du débarquement en Normandie : attaque des infrastructures, voies ferrées, centrales électriques, protections de convois.

19 août 1943

Une des grandes figures des FAFL, René Mouchotte, qui avait rejoint la France Libre dès ses débuts, est abattu le 19 août 1943 à la tête du groupe de chasse « Alsace », alors qu'il venait de descendre le 1000^e avion ennemi homologué au wing de Biggin Hill. Il était le premier Français à commander un squadron de la RAF.

Lorsqu'il disparaît, René Mouchotte a comme ailier Pierre Clostermann, qui se révélera comme un chasseur exceptionnel. Multipliant les missions de chasse pure ou d'attaque, Pierre Clostermann se verra confier le commandement d'un squadron puis d'un wing équipé d'avions Tempest, le chasseur de pointe de la RAF. Il terminera la guerre avec 33 victoires.

3 octobre 1943

Le « Lorraine » attaque et détruit l'importante centrale électrique de Chevilly-Larue. Deux avions sont abattus, l'un d'entre eux s'écrasant dans la Seine pour éviter des pertes parmi la population et dont tout l'équipage trouve la mort, tandis que le second avion s'écrase en forêt de Chantilly.

Février 1944

En raison des pertes extrêmement élevées, le groupe « Normandie », dont le nombre de victoires dépasse

Pierre Clostermann qui avec 33 victoires officielles sera l'as des as français de la dernière guerre.





Commandant René Mouchotte, né le 21 août 1914 à Saint-Mandé (Val-de-Marne) et la mascotte de l'escadrille.

Le premier Français à commander un squadron de la RAF

René Mouchotte breveté pilote militaire en 1937 est mobilisé en septembre 1939. Il rejoint l'École de chasse d'Avord en tant qu'élève instructeur, puis en mai 1940, avec son ami Guérin, il est dirigé sur le centre d'instruction à la chasse d'Oran. Le 30 juin, contre des ordres reçus, Mouchotte avec huit de ses camarades s'envolent pour Gibraltar à bord de deux avions et arrivent à Liverpool le 13 juillet 1940, pour assister à Londres, à la première revue du 14 juillet, présidée par le général de Gaulle. Après un entraînement à Old Sarum, près de Salisbury, à la School of Army Cooperation, il rejoint la 6 Operational Training Unit de Sutton Bridge, pour être formé pilote de chasse sur Hawker Hurricane.

Début d'octobre, il part avec le 615 pour Notholt, dans la banlieue ouest de Londres. Le 11 octobre, René Mouchotte, effectue sa première sortie opérationnelle et aperçoit la côte française. Le 15 décembre 1940 le 615 rejoint sa base, Kenley, au sud de Londres. Le 4 mars, René Mouchotte se voit confier à titre temporaire, la conduite d'un Flight. Il abat le 26 août un Junkers 88. Le 10 novembre 1941, René Mouchotte rejoint la base RAF de Turnhouse, où le premier groupe de chasse n° 2 « Ile de France » (340 squadron) est en cours de formation. Quand le lieutenant de vaisseau Philippe de Scitivaux prend le commandement du groupe, en février 1942, René Mouchotte le remplace à la tête de la 1^{re} escadrille « Paris ». Il est nommé capitaine le 15 mars 1942. Le général de Gaulle lui remet la croix de la Libération, le 14 juillet 1942 et le 1^{er} septembre, il est décoré de la Distinguished Flying Cross. Il reçoit le commandement du 65 squadron. Puis il prend la tête du groupe de chasse n° 1 « Alsace » qui, après un tour d'opérations au Moyen-Orient, vient être affecté en Grande-Bretagne en tant que 341 squadron de la RAF. Le 17 mars 1943, le 341 est considéré apte pour servir dans le 11 Group, où l'activité ennemie est importante, et rejoint la base de Biggin Hill. Le 15 mai 1943, le wing de Biggin Hill, qui détient un palmarès de 998 victoires aériennes, décolle pour une mission de protection.

« L'Alsace » vole avec le 611 squadron, commandé par le squadron Leader Charles. Le wing est attaqué au-dessus du Pas-de-Calais par une formation importante de Fw 190. Charles en abat un, ce qui porte le score du wing à 999, puis Mouchotte en descendant un Fw 190 obtient la 1000^e victoire. Publié en 1953.

Le testament du commandant René Mouchotte est le suivant : « Si le destin, ne m'accorde qu'une courte carrière de commandant, je remercierai le ciel d'avoir pu donner ma vie pour la Libération de la France. Qu'on dise à ma Mère que j'ai toujours été heureux et reconnaissant que l'occasion m'ait été donnée de servir Dieu, mon Pays et ceux que j'aime et que, quoi qu'il arrive, je serai toujours près d'Elle ».

Les dernières lignes de son carnet de vol disaient : « les sorties continuent à une cadence terrible. J'en suis à un record de 140. Ma fatigue est impitoyable, je sens mes nerfs s'user. J'ai un besoin hurlant de repos. Je n'ai pas pris huit jours de permission depuis plus de deux ans. Toujours en alerte à voler. Je suis éreinté mais demain, ... je repars 26 août ».

Il ne reviendra pas, abattu au-dessus de la Belgique.

Il totalisait 1748 heures de vol dont 408 en 382 missions de guerre. « Mort pour la France » en opération aérienne, en septembre 1943.

6 juin 1944: le débarquement de Normandie

la centaine, est transformé en régiment « Normandie-Niemen » et ne peut continuer le combat qu'avec des renforts permanents de pilotes venant des unités d'Afrique du Nord. Le commandant Pouyade et le commandant Delfino commandent l'unité après le commandant Tulasne.

Le « Normandie-Niemen », dont quatre pilotes furent élevés à la dignité de « Héros de l'Union soviétique », terminera la guerre avec 273 victoires et la perte de 42 pilotes sur 96.

Toutes les unités participent à cette opération mais si les groupes de chasse sont relativement épargnés, le « Lorraine » subit de lourdes pertes. Effectuant le « Jour J » une mission de dépôt d'un écran de fumée et ensuite des missions d'« intruder » de nuit, à basse altitude, il perd six équipages dont quatre dans la nuit du 4 août 1944, sur les arrières du front au sud de Caen.



Les quatre pilotes du « Normandie-Niemen » faits Héros de l'Union soviétique: Jacques André, Marcel Lefèvre, Roland de La Poype et Marcel Albert.



Le mitrailleur unijambiste

Pupille de la Nation en 1919 et servant dans la Légion étrangère depuis 1928, Louis Ricardou participe à l'expédition de Norvège, en 1940. Il se trouve en Grande-Bretagne au moment de l'armistice, son unité y ayant été repliée.



Louis Ricardou.

Ainsi que de nombreux légionnaires, il décide de rejoindre le général de Gaulle et se bat avec la 13^e Demi-brigade de la Légion étrangère (DBLE), au Gabon, en Érythrée et en Syrie, puis à Bir Hakeim en Libye. Mais, grièvement blessé le 21 juin 1941, il est retrouvé moribond à l'hôpital d'Alexandrie en Égypte, où il est amputé d'une jambe.

Dès son retour en Grande-Bretagne, il se présente au général de Gaulle, pour lui demander une faveur : continuer à servir dans une unité combattante. Pour ce faire et malgré son handicap, il demande son transfert dans les FAFL comme mitrailleur.

Après de nombreuses démarches et beaucoup d'atermoiements, il est affecté au groupe de bombardement *Lorraine* (342 *squadron* de la RAF). Ceux qui l'ont connu à cette époque se souviendront toujours de Ricardou se dirigeant vers son avion, au départ d'une mission, avec ses béquilles et son parachute sur l'épaule : il devient vite la « figure » du *Lorraine*. Après avoir effectué trente missions, un tour d'opérations normal, il demande à en effectuer cinquante, le maximum autorisé.

« Mort pour la France » en opération aérienne.

Parmi les membres d'équipage tués, Louis Ricardou, mitrailleur qui a perdu une jambe comme légionnaire à Bir Hakeim, mais qui avait tenu à continuer le combat.

Yves Ezanno

Le commandant Ezanno, qui avait déjà effectué un grand nombre de missions avec les groupes « Alsace » et « Lorraine », prend le commandement du 198 *squadron*, équipé de Typhoon.



Commandant Yves Ezanno, un des as de l'aviation française.

3 août 1944

Le capitaine Jean Maridor, après dix-huit mois d'opérations et malgré de nombreuses blessures, était devenu le spécialiste de la chasse aux « bombes volantes » V1. Le 3 août, pour éviter que l'un de ces engins ne tombe sur un hôpital, il tire sur lui à bout portant et son avion explose avec lui.

Le « Lorraine », que commande le lieutenant-colonel Fourquet (qui deviendra plus tard chef d'état-major des armées), participe à l'anéantissement de l'armée Von Kluge sur les quais de la Seine à Rouen, au cours d'une mission de jour et d'une mission de nuit, à très basse altitude.

26 août 1944

Le commandant Jacques Schloesing, commandant le groupe de chasse « Alsace », est abattu à la tête de la formation qu'il commande. Le 13 février 1943, il avait été abattu alors qu'il commandait une escadrille du groupe de chasse « Île-de-France » : grièvement brûlé, il avait réussi à échapper aux



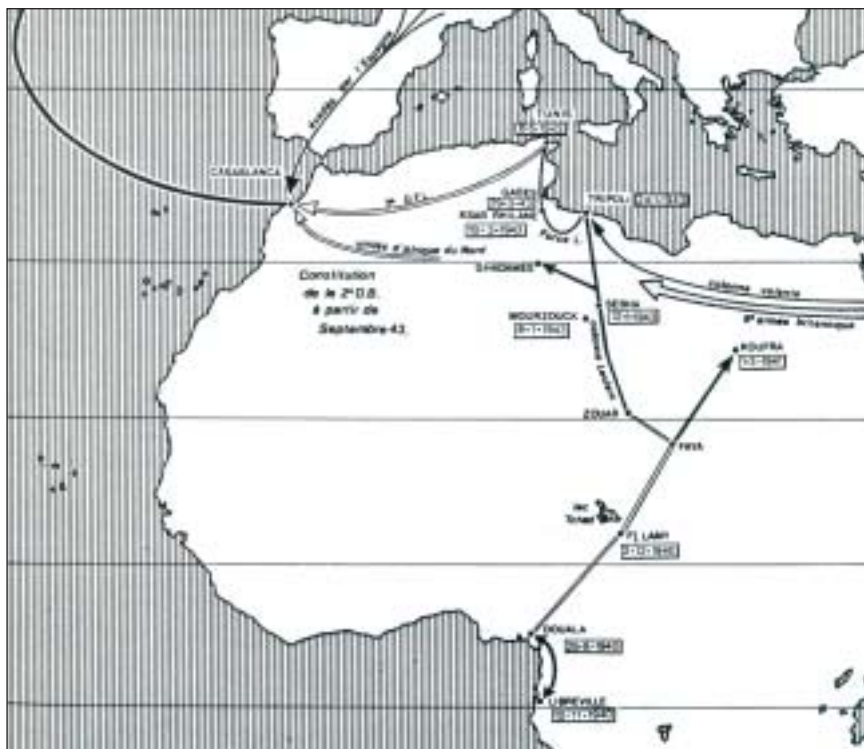
Le 14 juillet 1944, le roi Georges VI décore personnellement le commandant Michel Fourquet, du groupe « Lorraine ».



Le commandant Jacques Schloesing.

DE LA COLONNE LECLERC À LA 2^E DB:

ORIGINES (juin-décembre 1940)



C'est à Douala – dont la population a réservé au chef de la France Libre un accueil enthousiaste – que de Gaulle met au point avec le général de Larminat, haut-commissaire de la France Libre pour l'Afrique équatoriale française, et le colonel Leclerc un plan d'action fondé sur une offensive directe contre la Libye sous domination italienne : « *Mon intention, expliquera de Gaulle, était d'établir aux confins du Tchad et de la Libye, un théâtre d'opérations sahariennes, en attendant qu'un jour l'évolution des événements permît à une colonne française de s'emparer du Fezzan* et de déboucher sur la Méditerranée.* » (*Mémoires de guerre*). Pour cela, il fallait préalablement contrôler l'ensemble de l'AEF. Les « Trois Glorieuses » d'août avaient permis de rallier quatre territoires (Tchad, Cameroun, Congo, Oubangui-Chari) ; seul le Gabon résistait encore.

Une première tentative échoue ; une seconde déclenchée le 27 octobre sous le commandement de Leclerc, assisté du capitaine Kœnig, est couronnée de succès (9 novembre 1940). « *Au total, si notre entreprise africaine n'avait pas atteint tous les buts qu'elle avait visés, du moins la base de notre effort de guerre était-elle solidement établie, du Sahara au Congo et de l'Atlantique au bassin du Nil.* » (*Mémoires de guerre*).

* Le Fezzan est la région saharienne du Sud-Ouest de la Libye ; sa superficie est égale à celle de la France. Les troupes italiennes l'avaient occupée dès 1913 et, depuis, y tenaient solidement garnison, notamment dans les trois grandes agglomérations de Ghadamès, Mourzouk et Sebha.

Le ralliement du Cameroun et du Gabon

Chargé par le général de Gaulle de rallier le Cameroun à la France Libre, le commandant de Hauteclocque débarque à Douala dans la nuit du 26 au 27 août, avec 22 compagnons. Il prend immédiatement contact avec le commandant Dio, qui arrive de Fort-Lamy à la tête d'un détachement du régiment de tirailleurs sénégalais du Tchad. Le 29 août, les autorités fidèles à Vichy s'effacent ; Leclerc prend le commandement militaire du territoire. De Gaulle le nomme colonel et commissaire général du Cameroun. Quelques semaines plus tard, il accueillera de Gaulle.

Philippe de Hauteclocque, dit Leclerc

Né en 1902, entré à Saint-Cyr en 1922 (promotion « Metz et Strasbourg »), sorti officier de cavalerie, il sert d'abord au Maroc, sous Lyautey, où il apprend l'arabe et s'initie à la civilisation islamique. En 1939, après 18 années de vie militaire, marquées par de brillantes réussites à tous les concours de l'École de cavalerie de Saumur, de l'École de guerre, des séjours comme instructeur à Saint-Cyr et au Maroc, le capitaine de Hauteclocque prend part aux premiers combats contre l'Allemagne au sein d'une division d'infanterie. En juin 1940, blessé en Champagne, fait prisonnier, il s'évade, gagne Paris à bicyclette. Il y entend un discours radiodiffusé du général de Gaulle et il décide aussitôt de le rejoindre, en passant par l'Espagne et le Portugal.

Le 25 juillet 1940, il est à Londres et se présente à de Gaulle, sous le pseudonyme de « Leclerc » afin de ne pas compromettre sa femme et ses enfants restés en France. De Gaulle le nomme aussitôt chef d'escadron (commandant) et décide de l'envoyer à Lagos (Nigeria) pour y préparer le ralliement de l'Afrique équatoriale française, en compagnie de trois autres envoyés spéciaux : René Plevin, André Parant et Claude Hettier de Boislambert.

Le général de Gaulle avec le colonel Leclerc à Douala.



« L'ESPRIT DE LA FRANCE COMBATTANTE »

LA « COLONNE LECLERC » EN AFRIQUE (décembre 1940-mai 1943)

Le 2 décembre 1940, Leclerc est promu commandant militaire du Tchad et chargé de préparer l'opération contre le Fezzan et, pour commencer, contre l'oasis fortifiée de Koufra (Sud-Est de la Libye, près de la frontière égyptienne). À Fort-Lamy, il retrouve ses compagnons du Cameroun (Jean Colonna d'Ornano, Jacques Massu, Jacques de Guillebon) ; il prend également le commandement du régiment des tirailleurs sénégalais du Tchad, auquel il va amalgamer d'autres unités provenant du Congo, de l'Oubangui-Chari et du Gabon – en tout quelque 6 000 hommes, dont 500 Européens, qui vont constituer sa « colonne saharienne ».



Des éléments de la colonne Leclerc en direction de Koufra.

La « Colonne du Tchad » s'empare de Koufra (décembre 1940-mars 1941)



En quelques jours, Leclerc réunit les moyens de transport (une centaine de camionnettes, équipées de mitrailleuses et de mortiers de 81 mm) et les effectifs (350 hommes) nécessaires au raid sur Koufra. Comme Fort-Lamy est à 1 200 km de la frontière italienne (et à plus de 1 500 km de Koufra), il s'installe à Faya-Largeau, au nord du Tchad. Le 23 décembre, une première reconnaissance en direction de Koufra est organisée ; la « Colonne du Tchad » (que l'on commence à appeler « Colonne Leclerc ») quitte Faya-Largeau le 27 janvier 1941.

Entre-temps, le 11 janvier, le colonel Colonna d'Ornano, chef de la région du Borkou-Ennedi (nord du Tchad) aura mené un raid sur Mourzouk, l'autre grand poste italien du Sud libyen, à plus de 1 000 km de Fort-Lamy.

L'objectif n'est pas de prendre le poste, mais de neutraliser le terrain d'aviation : il est atteint, mais Colonna d'Ornano est tué. Ce raid démontre les immenses possibilités d'une colonne motorisée dans le désert et l'utilité du harcèlement dans la stratégie de conquête saharienne.

Le colonel Leclerc.

Leclerc n'ignore pas que Koufra est bien défendue – entre autres, par la *Sahariana di Cufra*, une compagnie motorisée qui jouit d'une grande réputation – mais il sait aussi qu'arracher cette position à l'Italie fasciste équivaut à porter un sérieux coup à la domination fasciste en Afrique. Et ce coup, c'est la France Libre qui va le porter – avec le concours de la patrouille néo-zélandaise qui a participé au raid contre Mourzouk. Leclerc se retrouve finalement seul avec sa colonne, sans appui aérien, sans l'aide attendue des Britanniques. Les affrontements avec la *Sahariana di Cufra*, beaucoup mieux armée, seront violents, mais, sûr de son affaire, il ne se presse pas. Le siège du fort d'El Tag, qui défend Koufra, dure dix jours ; les coups de main se succèdent et la résistance italienne finit par faiblir. Au matin du 1^{er} mars 1941, la garnison italienne se rend.

Koufra est tombée. Leclerc prononce alors quelques mots qui passeront à la postérité sous le nom de « Serment de Koufra » ; il explique que le combat ne s'arrêtera que lorsque le drapeau tricolore flottera à nouveau sur Paris et sur Strasbourg. Quelques jours plus tard, de Gaulle lui écrira : « Vous venez de prouver à l'ennemi qu'il n'en a pas fini avec l'armée française. Les glorieuses troupes du Tchad et leur chef sont sur la route de la victoire. » Si la prise de Koufra passe inaperçue en France – un seul journal annonce que des troupes anglaises ont occupé l'oasis – elle est, en revanche, saluée avec enthousiasme dans tous les territoires de l'Empire ralliés à la France Libre. Il s'agit, commente la BBC, du « premier acte offensif mené contre l'ennemi par des forces françaises partant de territoires français, aux ordres d'un commandement uniquement français ».

Le drapeau tricolore et la flamme à la croix de Lorraine hissé sur le fort de Koufra.





La colonne Leclerc qui s'élance à la conquête du Fezzan.

La conquête du Fezzan (février 1942-janvier 1943)

Revenu à Fort-Lamy, Leclerc se consacre, dans les mois qui suivent, à sa prochaine mission : le Fezzan. L'opération contre Koufra a été une magnifique affirmation de la volonté de combat des Français libres ; la conquête du Fezzan est une nécessité imposée par l'avancée des Britanniques en Libye : « *S'ils réussissaient à atteindre la frontière tunisienne, il serait essentiel que nous y soyons avec eux, ayant, au préalable, aidé à battre l'ennemi. Si, au contraire,*

celui-ci parvenait à les refouler, nous devrions tout faire pour concourir à l'arrêter avant qu'il ne submergeât l'Égypte. » (*Mémoires de guerre*). En réalité, de Gaulle ne croit pas au succès de la contre-offensive britannique, et les événements lui donnent raison : à la fin de janvier 1942, avec une Afrikakorps intacte, Rommel repart à l'assaut de l'Égypte.

La mission de Leclerc change dès lors de nature : puisque la jonction avec les forces britanniques est, pour l'instant, inenvisageable, il ne lui reste plus qu'à exécuter une opération de « va-et-vient » sur le Fezzan, qu'il définit ainsi le 1^{er} février : « *assez forte pour sonner l'adversaire et obtenir des renseignements utiles, assez faible pour permettre une reconstitution rapide du stock d'essence au cas où l'opération initiale serait reprise.* »

Le 22 septembre 1942, alors qu'il se trouve à Brazzaville, de Gaulle ordonne à Leclerc de conquérir le Fezzan et de s'emparer de Tripoli, où il fera sa jonction avec les troupes britanniques. Le 10 novembre, deux jours après le débarquement anglo-américain en Afrique du Nord, de Gaulle ordonne à Leclerc de préparer l'offensive au Fezzan, avec exploitation éventuelle soit vers Tripoli, soit vers Gabès (Sud tunisien), en liaison avec la 8^e armée britannique et, éventuellement, avec les forces américaines d'Algérie.

L'opération présente de sérieuses difficultés : les hommes de Leclerc doivent parcourir un millier de kilomètres, en emportant vivres, munitions, carburant ; ils doivent coordonner leur avance avec les

« Une réussite complète » (de Gaulle)

Leclerc monte le « va-et-vient » sur le Fezzan en deux semaines avec sa précision et sa rigueur habituelles. À partir du 15 février 1942, quatre patrouilles de dix voitures (commandées par les capitaines de Guillebon, Massu et Geoffroy), appuyées par onze avions du groupe « Bretagne », vont porter à un ennemi distant de plus 600 km des coups sévères et inattendus. Le général Vézinet, qui y participa, racontera : « *Des petites colonnes motorisées partaient du Tchad en se camouflant, arrivaient par surprise au pied d'un poste italien, s'en emparaient et brûlaient le poste, libéraient les combattants indigènes et faisaient prisonniers les Italiens.* » Les Français s'emparent ainsi de deux postes importants : Gatroun et Uigh el-Kébir.

Le bilan de cette première campagne, qui s'achève à la mi-mars 1942, est largement positif – une « réussite complète », estime de Gaulle, qui ajoute : « *Général Leclerc, vous et vos glorieuses troupes êtes la fierté de la France.* » Le 25 mars, Leclerc est nommé commandant supérieur des troupes de l'Afrique française libre. Il rejoint Brazzaville, en obtenant de de Gaulle, la nomination d'un de ses fidèles, le colonel François Ingold, à la tête des troupes du Tchad.



Camp Colonna d'Ornano à Brazzaville.

* Après les premiers succès de l'Afrikakorps, qui a débarqué en Libye à la fin de février 1941, les Britanniques ont repris l'avantage à l'automne : Tobrouk, assiégée depuis le printemps, est définitivement dégagée ; les Anglais occupent Derna et Benghazi et le général Rommel est contraint à faire retraite, en attendant de lancer une nouvelle offensive générale au printemps 1942.



Les généraux Montgomery et Leclerc.

Première jonction à Tripoli (27 janvier 1943)

Le 25 janvier, les premiers Français venus du Tchad – après une marche de plus de 3 000 km – entrent à Tripoli, où Leclerc arrive dans la soirée. Le lendemain, il rencontre le général Montgomery, chef de la 8^e armée britannique, vainqueur de l'Afrikakorps à El-Alamein; Montgomery le charge de prendre une part active à l'attaque de la ligne Mareth, qui défend le Sud tunisien. Le 27 janvier, Leclerc avait rendez-vous avec le commandant Bouillon, chef du BIMP, qui tenait l'aérodrome italien de Castel Benito, dans la banlieue de Tripoli. Les deux hommes scellèrent ainsi la jonction des troupes FFL du Tchad et de celles qui avaient opéré au Levant et en Libye; leur rencontre avait une forte valeur de symbole: elle était une première étape dans le regroupement de l'ensemble des forces françaises, qui s'apprétaient à entrer en campagne contre l'Axe germano-italien qui occupait toujours la Tunisie*.

Le BIMP n'est que l'avant-garde de la 1^{re} DFL, qui se trouve toujours stationnée dans un camp proche de la frontière égyptienne, alors que la colonne Leclerc, forte de 3 000 hommes, peut être, selon les instructions de de Gaulle, immédiatement mise à contribution dans la campagne de Tunisie. C'est pourtant le BIMP qui entrera le premier en Tunisie, en prenant position autour du terrain d'aviation de Medenine, le 23 février. La colonne Leclerc ne s'installera à Ksar Rhilane que quelques jours plus tard.

* Dans la soirée du 28 janvier, Leclerc effectuera une autre jonction, partielle et sans conséquence immédiate, avec l'armée d'Afrique, placée sous le commandement du général Giraud, commandant en chef civil et militaire à Alger: il rencontrera à Ghadamès le général « giraudiste » Delay, commandant les troupes du front est-saharien.

**Photo du bas: 1^{er} avril 1943,
un char fonce vers le front
avec pour passagers les éléments
d'une unité d'infanterie.
Mais l'offensive contre la ligne
Mareth n'est pas une promenade.**

troupes britanniques qui progressent en Cyrénaïque et il est impérativement demandé à Leclerc de refuser toute prétention des Alliés d'administrer le Fezzan libéré: « *Le Fezzan doit être la part de la France dans la bataille d'Afrique, explique de Gaulle. C'est le lien géographique entre le Sud tunisien et le Tchad.* » L'offensive commence le 22 décembre 1942; elle va durer deux semaines. Les groupements Ingold et Delange (4 000 Africains, 600 Européens), appuyés par le groupe d'aviation Bretagne, s'emparent de toutes les positions ennemies. Les Français entrent dans Sebha, principal centre militaire, le 12 janvier 1943; ils prennent Mourzouk, capitale religieuse, le lendemain. Vainqueurs sur toute la ligne, ils font un millier de prisonniers et s'emparent d'un matériel important. Mais surtout, la route de Tripoli leur est ouverte. Les Italiens sont chassés du Fezzan, désormais administré par le colonel René Delange. L'audace et la méthode ont payé.

Le 13 janvier 1943, de Gaulle exalte à la BBC l'épopée de Leclerc et de ses compagnons, « *un exploit qui ne le cède en rien aux plus beaux de notre grande Histoire* », assure-t-il, avant d'ajouter: « *Avec la victoire de nos troupes du Tchad, l'ennemi a vu s'élever, une fois de plus, cette flamme de la guerre française qu'il avait cru éteinte dans le désastre et la trahison, mais qui, pas un seul jour, ne cessa de brûler et de grandir sous le souffle de ceux qui ne désespéraient pas.* » À ses yeux, cette victoire n'est pas seulement un brillant fait d'armes, elle est aussi « *un des signes avant-coureurs de cette France nouvelle, de cette France dure et fière qui se bâtit dans l'épreuve.* »





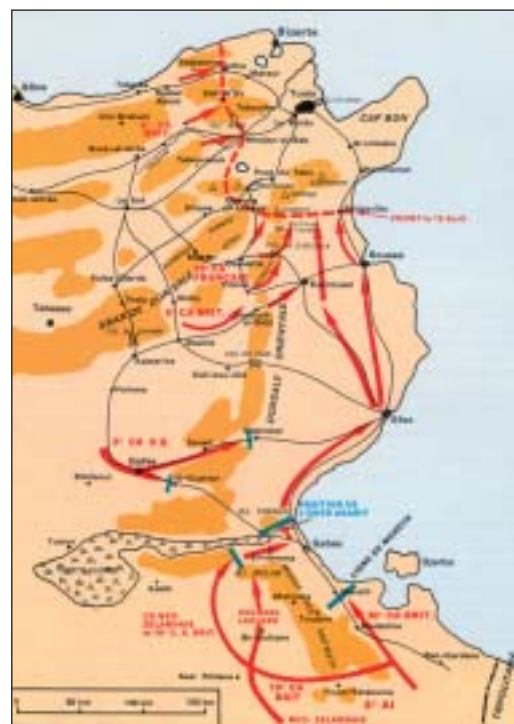
Artilleurs de la colonne Leclerc.

Après avoir abandonné le commandement des troupes de l'Afrique française libre au général Marchand, Leclerc rencontre à Ghadamès le général Delay, commandant le front est-saharien du Sud algérien : c'est la première liaison des FFL et de l'armée d'Afrique (2 février 1943). Dix jours plus tard, la « colonne Leclerc » devient « Force L » (comme Leclerc) dans le cadre de la 8^e armée britannique.

La « Force L » en Tunisie (février–juin 1943)

Le 20 février, jour où Rommel s'empare de Kasserine, Leclerc parvient à Ksar Rhilane ; sa mission est de couvrir le flanc gauche de la 8^e armée britannique, qui s'est emparée de Tatahouine et Medenine. Quatre jours plus tard, le BIMP (1^{re} DFL) prend position dans le secteur. Dans les premiers jours de mars, Rommel lance l'opération *Capri*, destinée à reprendre Medenine et à atteindre le golfe de Gabès ; il est repoussé par les Alliés et subit des pertes importantes. La Force L – rejointe par la « colonne volante »* – est violemment prise à partie à Ksar Rhilane, mais elle résiste vaillamment – avec l'appui de la *Royal Air Force*.

Rommel, partisan d'évacuer la Tunisie, est remplacé par le général von Arnim, mais celui-ci ne parvient pas à renverser le cours des événements. Le 20 mars, Montgomery passe à l'offensive sur la ligne Mareth ; il se heurte à une vive opposition ennemie, qui l'oblige à une manœuvre de débordement, appuyée par plusieurs groupements de la Force L. Huit jours plus tard, la prise de Gabès par Leclerc obligera les Allemands à décrocher et permettra aux Américains du général Patton de reprendre Gafsa. Le 2 avril, Leclerc rencontre Giraud à Gabès : il tente vainement



Itinéraire de la colonne Leclerc en Tunisie

de le persuader que seul de Gaulle peut réaliser l'union de tous les Français. La Force L entre à Kairouan le 12 avril. Jusqu'au bout, les forces de l'Axe opposeront aux Alliés une résistance acharnée, mais l'issue des combats ne peut faire de doute. Tunis et Bizerte sont libérées le 7 mai ; le 20, Leclerc participe au défilé de la victoire à la tête d'un détachement de tirailleurs. Il est nommé général de division le 25 mai ; le 30, la Force L devient officiellement 2^e DFL – elle regagne la Libye le mois suivant pour y être réorganisée.

* La « colonne volante », commandée par le commandant Jean Rémy, était composée d'un régiment de spahis et d'une compagnie de chars de combat. Elle comprenait 314 hommes et était dotée de – notamment – 24 automitrailleuses et 14 chars. Les spahis avaient participé aux campagnes d'Erythrée, de Syrie, de Libye et à la bataille d'El Alamein.

Un détachement de spahis marocains dans le désert.



LA 2^e DB EN FRANCE ET EN ALLEMAGNE (juin 1943-mai 1945)

Formation de la 2^e DB au Maroc (juillet 1943-avril 1944)

Leclerc va profiter de ce séjour au camp de Sabratha pour étoffer sa division avec de nouvelles unités, prélevées sur l'armée d'Afrique ou constituées par de jeunes évadés de France, arrivés par l'Espagne. Malgré tous ses efforts, ses effectifs demeurent modestes (moins de 4 000 hommes, alors qu'une division classique en compte quatre fois plus!), mais cette insuffisance numérique est compensée par le prestige dont jouissent « l'armée Leclerc » et son chef depuis l'affaire de Koufra. Le 13 août, entre deux missions à Alger et au Maroc, Leclerc confie à ses subordonnés : *« Pendant trois ans, dans notre coin, nous avons représenté la France au combat et tenu son épée. Aujourd'hui, l'armée française reprend la lutte, notre mission est terminée. Nous avons été le trait d'union. Il ne nous reste plus qu'à rentrer dans cette armée puisqu'elle est décidée à combattre. (...) Il convient toutefois de conserver intact l'esprit de la France Combattante * car il a fait ses preuves et représente l'esprit de la France. »*

Le 24 août 1943, la 2^e DFL devient officiellement la 2^e division blindée (2^e DB), sur le modèle des brigades américaines, avec des « combat commands » (groupements tactiques), formations interarmes adaptées aux conditions du combat. Leclerc souhaite faire de sa division un symbole de l'unité nationale, sous l'autorité du général de Gaulle, chef suprême et unique de la France Combattante. En septembre, la 2^e DB est regroupée au camp de Temara (Maroc), où elle va parfaire son entraînement et compléter ses effectifs jusqu'en avril 1944.

À partir du 10 avril, elle commence à quitter le Maroc pour l'Angleterre, où elle est affectée à la 3^e armée américaine de Patton.

La bataille de Normandie (août 1944)

La 2^e DB débarque en Normandie le 1^{er} août, sur la plage d'Utah Beach, chargée d'une double mission : combattre aux côtés des Américains et sous les ordres de Patton ; marcher sur Paris afin que, selon la volonté de, de Gaulle, une grande unité française participe à la libération de la capitale. Elle est immédiatement engagée dans la bataille : le 9 août, elle rejoint Le Mans, puis est engagée dans un combat décisif en direction d'Alençon, puis d'Argentan, contre la 9^e division blindée allemande (*Panzerdivision*) remontée de Nîmes. Leclerc surprend les Allemands par sa rapidité : il les bouscule et les contraint à la



* La France Combattante avait officiellement succédé à la France Libre le 13 juillet 1942.

Dans l'esprit de, de Gaulle, il convenait désormais d'associer dans une même entité – et sous une même autorité, incarnée par le Comité national français dont il était le chef – la France Libre et « la France captive », qui luttait contre l'occupant allemand et ses alliés français sur le territoire national, dans le cadre des mouvements de Résistance et des premiers maquis. Dans le même temps, les Forces françaises libres devenaient Forces françaises combattantes. Cependant, l'appellation France Libre continuera d'être employée jusqu'à la fin de la guerre et les Français libres ne renoncèrent jamais à leur identité.

Débarquement des chars de la 2^e DB en Normandie le 1^{er} août 1944.



Parcours de la 2^e DB de la Normandie jusqu'en Allemagne.

retraite. Les Alliés tenaient les voies de communication, tandis que les Allemands étaient retranchés dans la forêt d'Ecouves ; deux jours durant, patrouilles et colonnes de la 2^e DB traquent l'ennemi, le débusquent, l'affolent, puis l'écrasent. Mais Leclerc agace aussi les Américains, à qui il reproche leur inertie. Il confie : « *Le problème, pour moi, n'est pas de lancer mes hommes en avant, mais de les modérer!* » Les pertes à l'issue des premiers combats de la division sont en effet très élevées : plus de 200 morts et disparus, plus de 600 blessés. Dès le 15 août, Leclerc fait savoir à Patton qu'il souhaite marcher sur Paris, d'où parviennent des bruits de soulèvement (le même jour, les troupes alliées débarquent en Provence) ; il n'admet pas que les Alliés avancent sans lui vers la capitale et il a la fâcheuse impression qu'on veut l'empêcher d'y jouer le rôle que de Gaulle lui a fixé.

La libération de Paris (24-25 août 1944)

En fin de compte, couvert par de Gaulle mais sans l'autorisation d'Eisenhower, commandant en chef des troupes alliées, il ordonne à un détachement commandé par le colonel de Guillebon de foncer



Les chars de Leclerc sur le parvis de Notre-Dame.

vers Rambouillet (21 août) : cette avant-garde n'entrera dans Paris – où l'insurrection populaire est en marche – que si l'ennemi s'en retire.

Libération de Paris : chars de Leclerc et voiture FFI.



La 2^e DB à Paris

Le 21 août, de Gaulle annonce à Eisenhower qu'il a pris deux décisions : il autorise Leclerc à marcher sur Paris ; il nomme Koenig gouverneur militaire de la capitale. Le 23 août, à Rambouillet, il fixe avec Leclerc les grandes lignes des opérations qui seront engagées dès l'aube du 24 août. Les troupes allemandes ont commencé à évacuer Paris, mais ils tiennent encore solidement de nombreuses positions et les accrochages sont sanglants. Dans la soirée du 24, à la Croix de Berny, Leclerc ordonne au capitaine Dronne de « filer immédiatement au cœur de Paris ». Le détachement (trois chars, une quinzaine de véhicules) entre dans la capitale par la porte d'Italie, vers 20 heures 45 ; une demi-heure plus tard, il arrive en vue de l'Hôtel de Ville. Le 25, de Gaulle quitte Rambouillet, il entre à Paris par la porte d'Orléans ; à 16 heures, il retrouve Leclerc à la gare Montparnasse, où il installe son PC provisoire. Trois groupements de la 2^e DB sont arrivés dans la matinée, suivis d'une division américaine. En début d'après-midi, le colonel de Langlade obtient la reddition des services du commandement allemand, à l'Hôtel Majestic. Une heure plus tard, Leclerc lui-même, accompagné d'Henri Rol-Tanguy, chef des Forces françaises de l'intérieur (FFI) d'Ile-de-France, reçoit la reddition du général von Choltitz, commandant le Gross Paris. Après avoir participé au défilé de la victoire sur les Champs-Élysées, le 26 août, Leclerc achève de pourchasser les troupes allemandes cantonnées dans la banlieue nord (Le Bourget, Stains, Pierrefitte) et porte un coup d'arrêt définitif à la contre-attaque envisagée par l'ennemi.



Entrée dans Paris de la 2^e DB et de l'infanterie US.



Chars de Leclerc en patrouille en Alsace.

Au début de septembre, avec l'accord d'Eisenhower, de Gaulle décide d'envoyer la 2^e DB vers Strasbourg.

La libération de Strasbourg (novembre 1944)

Leclerc entame alors une chevauchée vers les Vosges et l'Alsace, qui sera ponctuée de plusieurs victoires spectaculaires : prise de Vittel (12 septembre), destruction de la 112^e division blindée allemande à Dompierre (13 septembre), franchissement de la Moselle (21 septembre). Après quoi, durant un mois, sur les rives de la Meurthe, Leclerc – qui refuse le poste de chef d'état-major de l'armée pour se consacrer à sa division - prépare méthodiquement la marche sur Strasbourg. Le 31 octobre, il enlève Baccarat (« *une de mes plus belles réussites* », dira-t-il).

Au centre du dispositif américain, la 2^e DB s'élance vers Strasbourg à la mi-novembre ; la capitale alsacienne tombe le 23 novembre. Le serment de Koufra est tenu. Le lendemain, Leclerc adresse une proclamation à la population : « *Pendant la lutte gigantesque de quatre années menée derrière le général de Gaulle, déclare-t-il, la flèche de votre cathédrale est demeurée notre obsession. Nous avons juré d'y arborer de nouveau les couleurs nationales. C'est chose faite.* » Cependant, faute de renforts et de

matériels, Leclerc ne peut ni franchir le Rhin ni faire sa jonction, vers le Sud, avec la 1^{re} armée française du général de Lattre (remontée de Provence). Ce n'est qu'à la fin de janvier 1945 que la 2^e DB est mise à la disposition de la 1^{re} armée pour participer à la réduction de la poche allemande de Colmar (3 février 1945).

Derniers combats

Après avoir joué un rôle actif dans la libération de Royan (14-18 avril 1945), la 2^e DB, rattachée à la 7^e armée américaine du général Patch, est enfin envoyée en Allemagne. Regroupée en Bavière au début de mai, elle entreprend sa dernière charge vers le « Nid d'Aigle » de Hitler à Berchtesgaden, qu'elle occupe à la veille de la capitulation allemande. La « division Leclerc » quittera l'Allemagne le 23 mai pour Fontainebleau, où, après avoir descendu les Champs-Élysées à bord de son char le 18 juin 1945, Leclerc passera son commandement à son fidèle adjoint, le colonel Dio : « *Quand vous sentirez votre énergie fléchir, dira-t-il alors à ses hommes, rappelez-vous Koufra, Alençon, Paris, Strasbourg. Retrouvez vos camarades, recherchez vos chefs et continuez, en répandant dans le pays le patriotisme qui a fait notre force.* » ■



Le «nid d'Aigle» d'Hitler détruit.



LES FORCES NAVALES



Sur les bâtiments de guerre, l'atmosphère est à la discipline. Les ordres du gouvernement de Vichy qui leur parviennent sont que la résistance est inutile, que les conditions de l'Armistice sont honorables, qu'il faut les exécuter. Peu d'hommes songent à désobéir. Sur les navires de commerce, soumis moins directement aux directives du maréchal Pétain, le climat est à l'attentisme.

C'est dans cette ambiance de renoncement que l'amiral Muselier nommé le 1^{er} juillet 1940 par le général de Gaulle au commandement des Forces maritimes françaises libres cherche à constituer une force de combat.

La mise sur pied d'une marine, les Forces navales françaises libres (FNFL), s'avère difficile car le chemin est semé d'embûches.

Lorsque le gouvernement britannique a compris que les marins français, dans leur majorité, n'acceptaient pas de continuer la guerre, il a été conduit le 3 juillet 1940 (opération *Catapulte*) à se saisir des navires (Grande-Bretagne), à les immobiliser (Alexandrie) ou à les détruire (Mers el-Kébir) pour éviter qu'ils ne tombent entre les mains de l'ennemi. Les équipages des bateaux en Grande-Bretagne sont transférés dans des camps. Il est évident que ces trois opérations, en particulier la tragédie de Mers el-Kébir, ont alors posé un nouveau problème de conscience aux marins français et n'ont pas facilité les ralliements. Il faudra de longues et délicates tractations, menées par le général de Gaulle personnellement et qui n'aboutiront que le 7 août (Charte de la France Libre), pour qu'une force française soit reconnue. Les ralliements seront lents. À ces problèmes de personnel s'ajoutent des difficultés matérielles, dues au fait que la plupart des navires de guerre qui se trouvent en Grande-Bretagne sont dans un état médiocre. Aussi l'amiral Muselier accepte-t-il en avril 1941 l'offre qui lui est faite d'armer des bâtiments neufs de construction britannique : ce seront notamment les corvettes.

Lorsque le 18 juin 1940, le général de Gaulle lance son appel, la situation de la marine française se prête à ce qu'il soit entendu. En effet, la quasi-totalité des flottes de guerre et de commerce se trouve hors de France, hors d'atteinte des Allemands. L'une et l'autre sont intactes, préservées des catastrophes qui ont frappé les armées de terre et de l'air. Elles sont libres, en mesure de peser de tout leur poids considérable, sur les événements et sur l'attitude de l'Empire. En Grande-Bretagne et dans les ports de l'Empire britannique, se trouvent 162 navires de commerce, une cinquantaine de bâtiments de guerre, près de deux cents navires auxiliaires (dragueurs, patrouilleurs, etc. et plusieurs dizaines de bateaux de pêche qui ont quitté les ports de la Manche et de l'Atlantique avant l'arrivée des Allemands).



L'amiral Muselier, créateur des FNFL

Le vice-amiral Émile Muselier est un homme hors du commun. Né en 1882 à Marseille, il a la faconde et la désinvolture des méridionaux. Sous un abord non conformiste se cache une intelligence et un savoir-faire exceptionnels, de l'audace et du courage. D'un naturel accueillant, il est direct et cordial ; c'est un entraîneur d'hommes. En 1918, comme commandant d'avisos en mer Noire, il avait réprimé une mutinerie en menaçant de faire sauter son bateau plutôt que de laisser hisser le drapeau rouge. Sa valeur professionnelle lui avait valu de gravir rapidement tous les grades jusqu'aux étoiles de vice-amiral. Cependant à la suite d'incidents qui l'avaient opposé à l'amiral Darlan, il avait été mis à la retraite prématurément.

À l'annonce de l'appel du maréchal Pétain invitant à cesser le combat, il avait décidé de lutter jusqu'au bout.

Il embarquait le 23 juin à Marseille sur un charbonnier anglais en partance et arrivait à Gibraltar le 27. Il y trouvait 4 cargos Anadyr, Capo Olmo, Forbin et Rhin et un chalutier Président Houduce auxquels s'étaient joints un groupe d'une centaine d'aviateurs, déterminés à poursuivre le combat. Il les confortait dans leur décision et ralliait Londres où il se mettait spontanément aux ordres du général de Gaulle.

Celui-ci le nommait immédiatement au commandement des Forces navales françaises libres.

FRANÇAISES LIBRES

Ainsi a pu naître une petite marine de guerre et de commerce digne de ce nom, à partir d'une population disparate composée de quelques rares officiers et officiers mariniers de carrière et de réserve et d'une masse de jeunes gens sans expérience préalable du métier de la mer ou des armes, mais animés d'une bonne volonté manifeste.

Le 3 août 1943, date de la fusion avec les Forces maritimes d'Afrique, les FNFL sont fortes de 13 000 hommes et comprennent une quarantaine de bâtiments de guerre, deux bataillons de fusiliers-marins, une flottille d'aéronavale et une soixantaine de bâtiments marchands.

Les FNFL deviendront les FNGB (Forces navales en Grande-Bretagne) et continueront à se développer. La marine de guerre sera renforcée par 6 frégates, 1 destroyer d'escorte, 2 sous-marins, un bataillon de fusiliers-marins commandos et une flottille d'aéronavale. La marine marchande s'enrichira d'un cargo. L'amiral Muselier quittera ses fonctions au printemps 1942 et sera remplacé par l'amiral Auboyneau qui lors de la fusion avec les FMA deviendra l'adjoint du chef d'état-major général de la marine. L'amiral d'Argenlieu prendra le commandement des FNGB.

En juin 1940, après la débâcle, l'Angleterre s'est retrouvée seule face à l'Allemagne et l'Italie. Or l'Angleterre est une île et tout (ou pratiquement tout) ce dont elle a besoin vient par mer, par

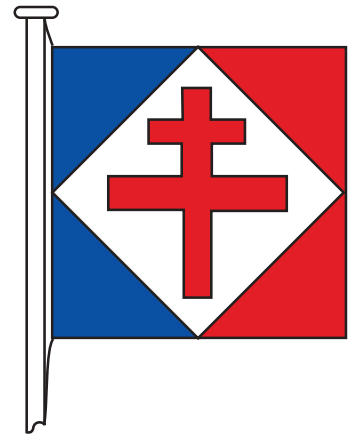


Un détachement de la marine défile à Londres.

deux grandes routes de ravitaillement, est-ouest, celle des États-Unis et du Canada, nord-sud, celle de l'Amérique du Sud et de l'Afrique.

C'est la lutte pour assurer la protection de ces lignes de ravitaillement qu'on a appelé la Bataille de l'Atlantique. Comme a dit Churchill, « *c'est la bataille qu'il fallait à tout prix gagner ! car sans cette victoire, il n'y aurait pas eu d'autres batailles ni d'autres victoires.* »

Elle a duré du premier au dernier jour de la guerre ; elle s'est déroulée essentiellement dans l'Atlantique Nord, entre la banquise et l'Équateur. De son issue dépendait la survie de la Grande-Bretagne, mais aussi le transfert en Afrique du Nord puis en Europe de la puissance américaine. Nulle part ailleurs le péril n'a été aussi grand et la victoire aussi longtemps indécisée.



Le ralliement d'un marin, Pierre Bourdais, en juillet 1940

L'armistice agit comme le fait le chloroforme, en salle de chirurgie, lorsque le patient absorbe les premières bouffées... Déjà, ceux qui voulaient dormir, dormaient... Ici, nous ne sommes que quelques-uns à vouloir nous arracher à un retour en masse, que nous sentons proche, vers notre patrie « occupée » ! Que reste-t-il aux Anglais, en dehors de leur détermination ? Ils vont assez brutalement nous prouver leur énergie ! Le 3 juillet, à six heures du matin, les « Royal Marines » font irruption à bord, baïonnette au canon, et nous ordonnent d'évacuer nos bâtiments ! Nous pensions bien qu'il se passerait quelque chose, depuis le 25 juin, mais une telle brutalité, de la part de nos amis, n'était pas prévue, en tout cas pas à bord de l'*Ambroise Paré*. Le même scénario se déroule, à la même heure, sur tous les bâtiments français se trouvant dans les ports ou dans les rades d'Angleterre. On peut estimer à un dixième de la flotte de combat et à un septième de la flotte marchande française les navires présents dans les ports et rades britanniques en ce début juillet... Il est très difficile pour nous de savoir ce qui se passe : s'il est sûr que Darlan, après de fortes hésitations – ou pour brouiller les cartes – prône maintenant l'exécution des clauses de l'armistice, « *nos anciens alliés ne doivent pas être écoutés* » (26/6/40), « *trahison sur toute la ligne* » lui répond en écho le lieutenant de vaisseau Drogou, qui rallie un port anglais avec son sous-marin le *Narval*... Une telle « main-mise » sur les bâtiments français ne s'est pas toujours aussi facilement passée, notamment à bord du *Surcouf* qui se trouve toujours en rade à Plymouth, et où le factionnaire a été tué ! Nous sommes rassemblés dans un vaste hangar, quelque 3500 marins français, en provenance du *Paris*, du *Commandant Duboc*, du *Commandant Domine*, de plusieurs petits bâtiments tels que l'*Ambroise Paré*, des chasseurs, etc.

Un officier supérieur, le commodore Crutobry, s'adresse à nous en français et nous lit un papier : « *Trois options nous sont offertes, soit : continuer la lutte en tant que Français et côte à côte avec les alliés (option de Gaulle) ; adopter la nationalité anglaise et servir dans la « Royal Navy » ; être rapatrié en France – ou en Afrique du Nord – suivant les possibilités matérielles des Anglais.* » Le choix à faire est immédiat, et ceux qui « sont volontaires pour continuer la lutte, malgré l'armistice signé en France », doivent sortir des rangs et se rassembler sur le vaste terre-plein, devant le hangar ! En quelques instants, j'en ai décidé quelques-uns, autour de moi, sans les connaître : là un regard hésitant, ici un geste indécis, alors que moi-même, je ne réalise pas très bien pourquoi je les entraîne ! C'est pourtant une décision personnelle qu'il s'agit de prendre, mais je suis guidé comme par une volonté instinctive de survie !

La croix de Lorraine est indissociable de la France Libre. La croix de Lorraine est présente sur les insignes de poitrine des marins et aviateurs et flotte à la proue des bâtiments des FNFL. Le pavillon de beaupré à croix de Lorraine flotte aujourd'hui encore à la proue des unités qui portent le nom d'une ancienne unité des FNFL et à bord des porte-avions Charles-de-Gaulle, pérennisant ainsi l'action des marins de la France Libre.

L'Aconit coule deux U-Boote en moins de douze heures. Un record inégalé

Le lieutenant de vaisseau Jean Levasseur est officier de la marine marchande. Capitaine au long cours, officier de réserve, il a profité de l'arraisonnement par les Britanniques du cargo *L'Espérance* sur lequel il était embarqué pour rallier la France Libre le 15 décembre 1940. En juillet 1941, il a été nommé au commandement de la corvette *Aconit* qui vient de sortir d'un chantier de construction navale. D'une belle prestance, il est également servi par une autorité naturelle. Son ascendant sur son état-major et son équipage est remarquable. Au centre d'entraînement de Tobermory en Écosse où sont testés tous les escorteurs qui vont partir au combat, *l'Aconit* a fait une excellente impression que les faits quelques mois plus tard vont confirmer. Au cours de l'escorte d'un convoi le 11 mars 1943, à une heure du matin, en cours de ralliement du destroyer *HMS Harvester* qui vient d'aborder un sous-marin, a subi des dommages et est désemparé, la corvette aperçoit l'U-Boot en surface, fonce sur lui et l'aborde à vitesse maximum. Le choc est terrible mais elle poursuit sa route en lançant un chapelet de grenades. Les dégâts subis par la corvette sont minimes (compartiment avant inondé, étrave cabossée), mais le *U-444* sombre et quatre survivants qui crient à l'aide sont recueillis par *l'Aconit*. Quelques heures plus tard, il est 11 heures la corvette partie à la recherche du *Harvester* l'aperçoit immobilisé à l'horizon, suite aux avaries provoquées par l'abordage. Au moment où elle fait route vers lui, le destroyer explose et sombre, victime de la torpille d'un deuxième U-Boot. Alors qu'elle s'apprête à recueillir les naufragés du *Harvester* qui ont pu monter sur des radeaux de sauvetage, les veilleurs de *l'Aconit* repèrent un périscope et l'asdic détecte un sous-marin. Plus question de repêcher les survivants. Il s'agit d'abord de détruire l'ennemi. Après trois grenadages, le *U-432* fait surface. La corvette ouvre le feu au canon et fait mouche : ses obus atteignent le kiosque, une flamme jaillit sur l'arrière, l'avant est également touché : les marins allemands se jettent à l'eau ; l'avant se mate et le sous-marin s'enfonce dans un puissant remous, cependant que les nageurs se dirigent vers la corvette, vingt-quatre d'entre eux seront sauvés. Quarante-sept rescapés du *Harvester* ont assisté au combat et montent à bord en poussant des hourrah bien mérités. Il ne s'est pas passé douze heures entre la destruction des deux U-Boote. Ce n'est qu'un épisode de la bataille de l'Atlantique, la plus longue et la plus dure bataille de toute la guerre.

La menace était multiple : les mines, les avions, les raiders de surface, les sous-marins. Cependant ce sont ces derniers qui représentaient le danger permanent et capital. Au plus fort de la bataille, 400 sous-marins ennemis, essentiellement allemands (*U-Boote*) étaient en service en 1943.

Neuf corvettes des Forces navales françaises libres ont pratiquement pris part à toute la bataille de l'Atlantique. Mais un contre-torpilleur, plusieurs avisos et patrouilleurs, six frégates, de même qu'un sous-marin, le *Surcouf* ont également joué un rôle non négligeable. Quatre *U-Boote* ont été officiellement coulés :

- l'*U 136* par le contre-torpilleur *Léopard* le 11 juillet 1942,
- l'*U 609* par la corvette *Lobélia* le 7 février 1943,
- l'*U 444* et l'*U 432* par la corvette *Aconit*, le 11 mars 1943.

La *Roselys* s'est distinguée en outre, en mai-juillet 1942, sur la route de Mourmansk, où les convois et leurs escortes étaient soumis non seulement aux attaques des sous-marins mais aussi à celles des bâtiments de surface et avions ennemis basés en Norvège. Les escorteurs ont souvent prêté secours à des navires en détresse, tel le *Commandant Détröy* qui recueille en une seule fois 379 naufragés ou encore la *Roselys* qui, malgré les risques encourus, manœuvre pour sauver 179 hommes de 5 navires d'un convoi qui a sauté sur un champ de mines, ce



La corvette Roselys dans l'Atlantique à la recherche de sous-marins ennemis.



qui vaudra à son commandant, le lieutenant de vaisseau Bergeret d'être le premier officier allié à recevoir la croix d'officier de la Legion of Merit, prestigieuse décoration américaine. Les pertes subies au cours de la bataille de l'Atlantique sont importantes. La corvette *Alysse* a été torpillée le 8 février 1942, la corvette *Mimosa* le 9 juin 1942. Le sous-marin *Surcouf* qui avait participé

à des escortes à partir d'Halifax est coulé par méprise le 19 février 1942. Pour la seule année 1942, 416 marins de guerre ont disparu dans l'Atlantique. Après la débâcle de juin 1940, la Manche qui jusqu'alors pouvait être considérée comme une chasse gardée franco-britannique est partagée entre les Anglais et les Allemands. Deux trafics commerciaux distincts s'installent le

Le sous-marin Junon.

Le sous-marin *Junon* débarque le commando de l'eau lourde

Le 11 septembre 1942, la *Junon* quitte Lerwich au milieu des Shetlands, base avancée des sous-marins alliés qui opèrent dans le Grand Nord, cap sur la Norvège. Elle fait route sur un fjord situé sur une côte déchiquetée bordée de postes de guet, au milieu d'un labyrinthe de rochers et d'îlots aux contours erratiques. Les risques d'échouage sont permanents : il faut parer les écueils, suivre les circonvolutions de chenaux inextricables, car les routes s'infléchissent pour contourner les îles.

La mission est capitale : il s'agit de débarquer un commando de quatorze hommes avec leurs explosifs qui ont pour mission de détruire une usine d'aluminium dans le Glom fjord susceptible de fabriquer de l'eau lourde, composant essentiel pour la réalisation d'une bombe atomique.

La *Junon* arrivera à pied d'œuvre, à une centaine de mètres du point choisi pour le débarquement, après un parcours de 100 milles (180 kilomètres) sans se faire voir, donc en plongée, une performance remarquable de navigation. La mise à l'eau du radeau, un énorme boudin qu'il faut sortir du sous-marin et gonfler en pleine obscurité est un autre exploit. Le seul bruit qu'on entend est le floc qu'il fait lors de sa mise à l'eau le long du bord. Les sacs et les armes sont rapidement passés de main en main. Le commando embarque et pagaie rapidement vers la côte. Un éclat rouge surgit du noir est la preuve que tout s'est bien passé. La *Junon* reprend le chemin du retour aussi semé d'embûches qu'à l'aller mais se sentira récompensée de ses efforts en apprenant que l'usine de Glom fjord a été totalement détruite.

Après la conquête de la Norvège par les Allemands, au printemps 1940, les fjords de Norvège deviennent des bases de ravitaillement et de départ pour les raiders participant à la guerre de course contre le trafic commercial allié dans l'Atlantique. Après l'entrée en guerre de l'URSS aux côtés des Alliés, la route de l'Arctique, devenue essentielle pour le soutien logistique des Soviétiques, en particulier au cours du 2^e semestre 1941 et de l'année 1942, est menacée par les avions, les sous-marins et les bâtiments de surface ennemis qui se sont installés dans le nord de la Norvège à proximité de la route de Mourmansk. Les sous-marins *Junon* et *Minerve* ont participé à la protection des convois de l'Arctique et aux opérations d'interception des cuirassés de poche allemands basés dans les fjords. Le *Rubis* est un mouilleur de mines. Entre mai 1940 et décembre 1944, il effectuera 28 missions sur les côtes de Norvège et de France sur les routes fréquentées et patrouillées par l'ennemi. Du fait de ces mouillages, 16 navires de guerre et de commerce ennemis seront coulés et 3 avariés. Ce palmarès vaudra au *Rubis*, commandé successivement par les lieutenants de vaisseau Cabanier puis Rousselot, d'être considéré comme le meilleur sous-marin allié.

long de côtes anglaises et françaises et vont être tout au long de la guerre et jusqu'au débarquement, de Normandie l'objet d'attaques meurtrières. Dans l'ensemble, les succès comme les échecs ont été également partagés jusqu'à ce que l'aviation allemande ne soit plus capable, en raison de ses pertes sur tous les fronts, d'intervenir en force en Manche. Sont engagés dans cette bataille 11 chasseurs de sous-marins, 8 chasseurs de construction anglaise

remplacés en août 1942 par huit vedettes lance-torpilles du type *MTB*.

Les chasseurs et les *ML* assuraient les patrouilles et les escortes de convois pratiquement entre Dartmouth à l'ouest et Chatham en Tamise à l'est, tâches rendues périlleuses par la présence quasi-permanente de l'aviation ennemie. Quatre chasseurs participeront au raid de Dieppe et trois à celui de Bruneval.



Vedette MTB.

Les vedettes lance-torpilles

Les *MTB* (motor torpedo-boats) sont des vedettes rapides lance-torpilles. Elles appareillent en groupes de leur base, Dartmouth, dans le sud du Devon, au coucher du soleil, pour être sur les côtes de France, à la nuit, prêtes à intercepter et détruire les patrouilles et convois ennemis. Elles se tiennent en ligne de file, très proches l'une de l'autre pour ne pas se perdre. Leur terrain de chasse privilégié est le secteur des îles anglo-normandes, mais ce soir du 16 mars 1943, les *MTB 94* et *96* opèrent près des Sept-Îles. Elles viennent de stopper, embusquées à l'abri de la terre, guettant l'ennemi. Sur l'eau calme, les oreilles se tendent dans l'attente d'un bourdonnement d'hélice : on n'entend rien, on ne voit rien. Elles remettent toute-puissance et vont se poster 5 milles plus loin : elles stoppent à nouveau et la longue attente recommence. Il fait froid, les oreilles picotent, les jambes sont lourdes, les épaules ankylosées ; parfois on croit entendre quelque chose mais ce n'est que le flic flac de la mer contre la coque ou le floc d'un poisson jailli hors de l'eau.

Soudain, alors qu'elles s'apprêtent à retourner à leur base, les *MTB* aperçoivent des lueurs fugitives puis des silhouettes qu'elles identifient comme celles de deux caboteurs faisant route précisément sur elles.

Assurant une diversion, La *MTB 96* met le cap sur l'adversaire et ouvre le feu avec ses mitrailleuses. L'ennemi surpris réagit énergiquement concentrant son tir sur cette vedette qui s'offre à ses coups. Pendant ce temps la *MTB 94* s'approche lentement, silencieusement et, comme à l'exercice, lance deux torpilles qui touchent leur but, un dragueur de mines qui se mate presque instantanément par l'avant et disparaît dans les flots. Les deux vedettes se dérobent à grande vitesse sous un feu d'artifice de balles et obus de tous calibres de la formation ennemie. Elles rallieront leur base sans avaries majeures mais la coque criblée d'impacts.



Le commandant Kieffer et ses commandos.

Au cours de quinze combats, les *MTB* ont coulé quatre bâtiments ennemis, endommagé une douzaine d'unités. quatre avions ont en outre été abattus par les chasseurs de sous-marins.

Les marins FNFL ont souvent été dirigés, en raison de leur connaissance des côtes vers la Résistance. Ils assurent de véritables services « presque réguliers » de transport de résistants, d'aviateurs alliés descendus en France en liaison avec les réseaux clandestins, essentiellement de Bretagne.

Parmi les marins restés en France et décidés à poursuivre la lutte, plusieurs se sont engagés dans la Résistance. Parmi les plus connus, les frères Ponchardier qui ont pris la tête d'un réseau de renseignement et qui réussissent un exploit sensationnel. À la faveur d'un bombardement particulièrement réussi de la prison d'Amiens, ils assurent l'évasion de plusieurs détenus, figures importantes de la Résistance qui échappent ainsi à une peine capitale.

en contact avec l'ennemi, au prix de lourdes pertes. Le 1^{er} *BFM commando* n'est pas la seule unité de la marine. Participent aux opérations qui accompagnent ou suivent le débarquement :

- le torpilleur *La Combattante* qui protège le flanc droit de la 7^e brigade canadienne à l'ouest de Courseulles et a pour mission de « nettoyer » les plages de son secteur avant l'heure H. *La Combattante*, s'était préalablement illustrée au cours de 10 engagements dans la Manche, en détruisant 3 bâtiments ennemis et endommageant 9 autres. Elle assurera le transport le 14 juin du général de Gaulle pour son retour en France et sa visite triomphale à Bayeux,

- 4 frégates, 4 corvettes et 7 chasseurs de sous-marins qui escortent jusqu'aux plages de débarquement les convois d'assaut et de renforcement.

La Combattante.

Le 6 juin 1944: le débarquement en Normandie

À l'aube du 6 juin 1944, le 1^{er} *BFM Commando*, unité franco-anglaise où servent 450 français commandés par le capitaine de corvette Kieffer, débarque à Ouistreham. Depuis sa création en 1942, ses hommes n'ont cessé de prendre part à de nombreuses opérations discrètes mais sanglantes de reconnaissance et de sabotage dans les territoires occupés par les Allemands.

Ils sont les premiers Français libres à débarquer sur le sol de France en unité constituée et vont s'acquitter de leur tâche au-delà des espoirs formés par le commandement allié. Ils seront pendant 83 jours





Convoi de navires marchands dans l'Atlantique.

Convoi en direction de Mourmansk.



Pendant deux mois après le 6 juin, toutes ces unités assurent les navettes entre les ports anglais et la Normandie, participant de nuit à la défense aérienne en baie de Seine, ces opérations étant plus tard suivies par la réduction des poches de l'Atlantique,

- le cargo *Forbin* et le cuirassé *Courbet* se sont sabordés devant Hermanville pour servir de brise-lames au port artificiel. Le *Courbet* va pendant quelques jours être utilisé en batterie anti-aérienne et sera l'objet de nombreuses attaques, par obus, bombes et torpilles de la part des Allemands doublement irrités de voir flotter le pavillon tricolore et celui de beaupré à croix de Lorraine.

Les oubliés de la France Libre: les navires marchands

C'est dans le domaine de la marine marchande que la France Libre a apporté à la Grande-Bretagne l'aide la plus massive.

Aux 4 bateaux de commerce qui décident spontanément de poursuivre la lutte contre l'ennemi en ralliant Gibraltar, s'ajoutent les bâtiments saisis en Grande-Bretagne, dans l'Empire britannique et dans les colonies ralliées, au total 162 navires totalisant près de 700 000 tonnes, soit le quart de la marine de commerce de 1939.

Faute de personnel rallié en nombre suffisant, la France Libre ne sera pas en mesure d'armer, avec ses propres personnels, tous ces navires, mais seulement 66, battant le pavillon de beaupré à croix de Lorraine et représentant la marine marchande FNFL.

Ils sont sans cesse à la mer, naviguant sur tous les océans ; leur disponibilité est remarquable. Exposés aux mêmes dangers que les escorteurs qui les convoient, leur rôle reste discret et méconnu. Pour tous ces navires, le fait d'arriver au port avec une cargaison intacte était une bataille gagnée.

Tout au long de la guerre, 29 des 66 navires marchands presque un sur deux seront perdus du fait des raiders, des sous-marins, des bombardiers de la Luftwaffe, des vedettes, des mines ou par fortune de mer. Ce chiffre est considérable et significatif de l'âpreté du combat soutenu par les marins marchands. Pour la seule année 1942, 157 marins de commerce ont disparu dans l'Atlantique.

Les marins de la France Libre, aux côtés de la Royal Navy, dans les années difficiles, quand l'issue du conflit était incertaine, présents et actifs sur tous les théâtres, quand la guerre est élargie à l'échelle du monde, ont payé un lourd tribut.

La marine de guerre a perdu au combat ou par fortune de mer : 1 contre-torpilleur, 1 torpilleur, 2 sous-marins, 2 corvettes, 2 patrouilleurs, 2 chasseurs, un millier d'hommes soit 17 % des effectifs combattants. ■



Le Fort-Binger

Le *Fort-Binger*, un cargo de 5 000 tonnes, solide et trapu, navigue seul dans l'Atlantique Nord, route sur Terre-Neuve. Il fait mauvais : la neige et la pluie mêlées forment une boue épaisse et jaunâtre qui se dépose sur les ponts et les vitres de la passerelle, le jour commence à poindre.

Tout est silencieux... soudain un cri de l'homme de veille : « Sous-marin à tribord », suivi d'un choc, une torpille vient de toucher l'étrave. Miracle, la torpille a crevé la coque mais n'a pas explosé ! Lorsque le sillage d'une deuxième torpille est aperçu, le cargo manœuvre et l'esquive en venant à une route parallèle. L'U-Boot ouvre alors le feu avec son canon, arrachant deux radeaux et couvrant le pont d'éclats, mais le *Fort Binger* a aussi un canon et répond coup pour coup, une cinquantaine d'obus seront échangés de part et d'autre jusqu'à ce que l'ennemi enfin durement touché abandonne le combat et plonge laissant derrière lui une large tâche d'huile.

Un mort, plusieurs blessés, le collecteur de vapeur crevé et la vitesse réduite, le valeureux cargo ralliera Yarmouth au Canada, sans autres dommages.





LES PARACHUTISTES DU « SPECIAL AIR

Dès le 15 septembre 1940, le général de Gaulle décide de créer une unité de parachutistes, « *car lorsque nous nous battons demain pour chasser l'occupant de France, les paras seront les premiers à participer au combat* ». Ce fut l'acte de naissance de la « Première Compagnie d'Infanterie de l'Air » et son commandement fut confié au capitaine Georges Bergé.

La première Compagnie d'Infanterie de l'Air est formée de volontaires qui seront tous brevetés parachutistes après un stage de sauts en novembre et décembre 1940 à Ringway près de Manchester. Ils subissent ensuite un dur entraînement et une formation spéciale afin de les rendre aptes à de longs efforts et à toutes formes de combats. C'est dans leurs rangs que seront choisis, dès 1941, ceux qui effectueront les premières missions avec armes et uniformes sur le sol de France à la demande des services de renseignements français et britanniques.



Le capitaine Bergé qui a été blessé en mai 1940 près d'Arras est en convalescence dans sa famille à Mimizan sur la Côte Basque. N'acceptant pas la défaite, il parvient à s'embarquer sur l'un des derniers bateaux polonais partant de Saint-Jean-de-Luz à destination de l'Angleterre pour y poursuivre le combat.

Dans la nuit du 14 au 15 mars 1941 le capitaine Bergé et quatre de ses hommes : Forman, Le Tac, Petit-Laurent et Renaud, sont parachutés à Elven, en Bretagne pour la première mission armée en uniforme. Elle a pour nom de code « Savannah ». Son but est d'intercepter et de détruire un car et ses occupants.

C'est en effet par ce moyen que des pilotes allemands chevronnés et très spécialisés, d'après les renseignements des services secrets, sont amenés chaque soir de Vannes, où ils logent, jusqu'à l'aérodrome de Meucon où leurs avions stationnent.

Après deux jours de surveillances et de recherches, il s'avère que depuis peu les pilotes sont logés dans de nouvelles baraques construites sur l'aérodrome. Le car n'effectue donc plus le trajet depuis Vannes.

Les paras sont ramenés en Angleterre depuis la Vendée, par un sous-marin sauf Le Tac qui regagnera Paris pour des contacts avec la Résistance. Le groupe a quand même réussi à obtenir de précieux renseignements sur la situation locale, pour de prochaines opérations.

En juillet 1941, nouvelle mission, nom de code « Joséphine B ». Trois hommes : Forman, Varnier, Cabart sont parachutés près de Bordeaux pour détruire la centrale électrique de Pessac qui alimente les diesels des sous-marins allemands.

Aidés par Le Tac revenu exprès de Paris, où il a créé un réseau de renseignements, ils feront sauter les installations et rejoindront l'Angleterre un mois après en passant par l'Espagne.



Elven, mars 1941, première mission de parachutistes sur le sol français

Joël le Tac a participé en 1941 aux deux premières missions en France des Parachutistes de la France Libre.

Resté sur le territoire, il organisa un réseau de résistance. Pris par les Allemands il sera déporté, ainsi que plusieurs membres de sa famille.

Il sera fait Compagnon de la Libération.



FRANÇAIS LIBRES

SERVICE »

En 1941 les Britanniques se battent seuls contre les Allemands et les Italiens. Les combats se livrent en Afrique du Nord et de l'Est (Érythrée, Somalie, Égypte, Tripolitaine). Le général de Gaulle décide d'y envoyer ses parachutistes mais un tiers de l'effectif restera au service de l'armée secrète pour des missions en France. Après un long périple les Paras de la France Libre arrivent à Suez en Égypte le 21 juillet 1941, puis enfin à la base aérienne de Mézè à Damas en Syrie.

La seule base d'entraînement de parachutistes au Moyen-Orient, est à Kabret, en Égypte. Le capitaine Bergé obtient la possibilité d'y amener ses hommes. Il rencontre alors le Major David Stirling, un extraordinaire officier qui a créé à l'automne 1941 une nouvelle et mystérieuse unité appelée le « Special Air Service », en adoptant une devise qui allait devenir célèbre : « *Qui ose gagne* ».



Le badge du SAS. La devise est « Who dares wins » (Qui ose gagne).

« Ces hommes sont dangereux, il faut les abattre. Je rendrai responsables devant le Conseil de guerre tous les chefs de corps et officiers qui n'exécuteront pas cet ordre. »

Adolf Hitler

Alors que la 8^e Armée britannique était en difficulté en Libye et en Égypte face à l'Afrikakorps allemand de Rommel, David Stirling réussit à faire accepter par l'Etat-Major, l'idée d'une unité composée de petits groupes de combat (sticks) de cinq à dix hommes, décidés, parfaitement équipés, capables de vivre sans secours avec leurs propres moyens et équipements. Il propose de les infiltrer profondément à l'intérieur des lignes pour y attaquer et détruire des objectifs importants, tels les aérodromes, pour affaiblir l'ennemi.

La première mission fut effectuée, fin novembre 1941, sur l'aérodrome de Tamet, à près de 100 kilomètres derrière les lignes, 24 avions de combat furent détruits en plaçant dans chacun une bombe mi-explosive, mi-incendiaire.

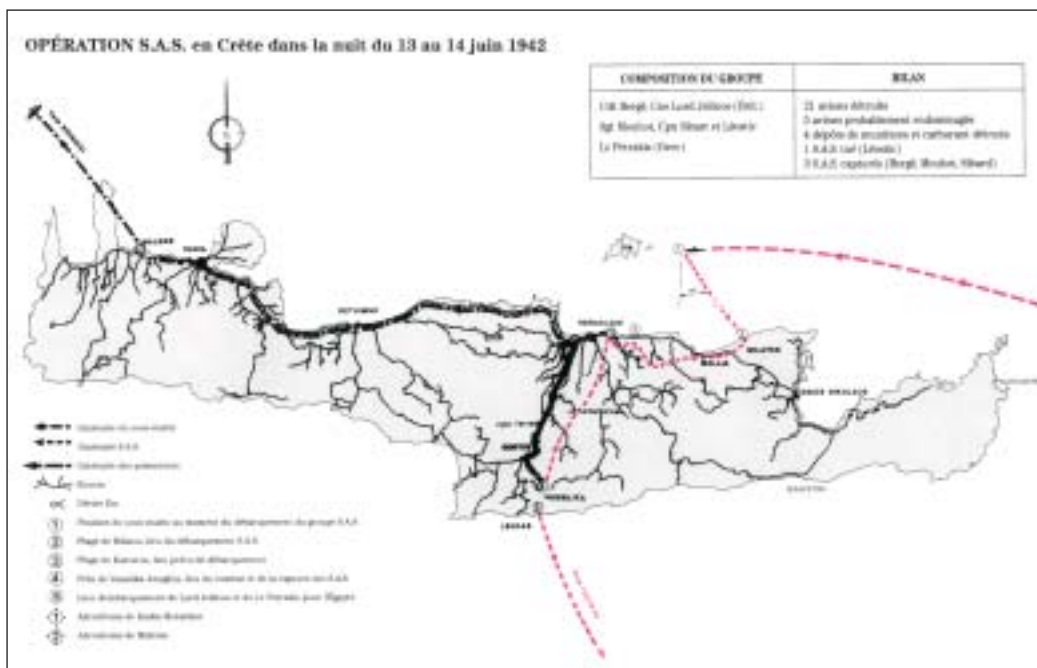
Dans un second raid sur le même aérodrome, en profitant de la nuit de Noël, 27 avions explosent. Peu de jours après, le record sera battu avec 34 avions incendiés sur l'aérodrome de Agebadia.



David Stirling, créateur du « Special Air Service » en 1941, sera plus tard anobli par la Reine d'Angleterre. Il fut surnommé le major fantôme par le général allemand Rommel, commandant l'Afrikakorps.



Avions détruits après un raid SAS sur un aérodrome à 100 kilomètres à l'intérieur des lignes ennemies.



Pierre Léostic – Déposé par un sous-marin dans l'île de Crète pour attaquer l'aérodrome de Héraklion. Après la destruction de 22 avions, pourchassé, il refusera de se rendre et sera tué dans le combat qu'il livrera à ses poursuivants. Il n'avait pas 18 ans.

Le premier raid des français fut confié au capitaine Bergé. Avec trois de ses hommes et le capitaine Lord Jollicoe, il a mission d'attaquer l'aérodrome de Héraklion en Crète, dans la nuit du 12 au 13 juin 1942. Un sous-marin dépose le stick dans l'île située au large de la Grèce. Protégés par la nuit, s'infiltrant sur le terrain, les cinq hommes se partagent les objectifs. Ils sont déjà loin lorsque les explosions des bombes à retardement détruisent 22 avions de combat, et les dépôts de carburant et de munitions. Dans la traque qui suivra le jeune Léostic, qui n'avait pas 18 ans, sera tué en refusant de se rendre aux forces allemandes qui l'encerclaient.

*Ma chère Maman,
Je t'en supplie, ne me blâme pas, mon sang bout dans mes veines, je rêve de porter un fusil et de m'en servir. J'ai pris cent francs et ma carte d'identité. À dieu vat !
Je veux être Français, Français encore, Français toujours.*

Dernière lettre de Pierre Léostic à sa mère avant de s'engager dans la France Libre.

Les SAS dans le désert se coiffaient du keffieh pour mieux résister aux ardeurs du soleil.



Ailes égyptiennes. Distinction obtenue après avoir accompli au moins une mission SAS.



Un mois plus tard le major David Stirling lui-même, prend la tête d'une nouvelle mission avec des moyens complètement différents car les Allemands, compte tenu des graves pertes subies, ont considérablement renforcé la protection de leurs avions au sol. La surprise ne pouvant plus complètement jouer, il décide de lui ajouter la force. Pour cela il équipe des jeeps de plusieurs mitrailleuses. Avec un équipage de trois ou quatre hommes, chaque voiture a une puissance de feu redoutable. Le major Stirling se propose en passant par le sud saharien de traverser le désert en remontant vers la côte où sont situés les principaux aérodromes de l'ennemi.

C'est ainsi que dans la nuit du 21 au 22 juillet 1942 le chef des SAS débouche, à une heure du matin, sur l'aérodrome de Sidi Hanneisch avec seize jeeps soit un armement de plus de cinquante mitrailleuses. Trois des jeeps font partie du « French SAS Squadron » sous le commandement du lieutenant Jordan. Infiltrées sur l'aérodrome, les jeeps remontent la piste, toutes les armes tirant des balles incendiaires et explosives. Elles détruisent un à un les avions de combat alignés sur la piste d'envol, laissant 35 avions en flammes quand elles quittent les lieux, pour s'évanouir dans la nuit. Lorsque le jour se lève elles sont loin mais des escadrilles d'avions d'observation sont déjà dans les airs à la recherche des jeeps qui ont presque toutes atteint une région montagneuse offrant des caches.

Deux voitures manquent à l'appel, dont celles d'André Zirnheld, qui a cassé un essieu. Elles sont dans le lit d'un oued desséché où elles essaient de se camoufler en attendant la nuit pour repartir. L'un des petits avions qui les recherchent, volant à basse altitude les repère en début d'après-midi. Une demi-heure plus

tard des avions de chasse allemands les attaquent à la mitrailleuse. L'aspirant André Zirnheld est tué atteint de trois balles. L'ennemi parti, ses camarades, avant d'enterrer son corps en le recouvrant de pierres pour empêcher les chacals de le dévorer, découvre dans ses papiers ensanglantés une poignante prière qu'il avait écrite.

Après l'offensive victorieuse de la 8^e Armée à El-Alamein, le « French SAS Squadron » poursuivra ses missions à travers la Libye et jusqu'en Tunisie. Les rescapés seront regroupés pour rentrer en Angleterre mais un autre « French SAS Squadron » est constitué pour poursuivre avec les Britanniques leurs missions en Italie où la guerre va être portée.



Aspirant André Zirnheld, parachutiste français libre du « Special Air Service », Compagnon de la Libération. Il succomba à ses blessures après le raid victorieux sur Sidi Hanneisch avec David Stirling et la destruction de 35 avions de combat ennemis.



Lieutenant Philippe Fauquet du «Special Air Service», Compagnon de la Libération. Il a été tué en septembre 1944 à l'âge de 23 ans.

« Nous nous sentions des hommes »

« Ils ne connaissent pas la joie des aventures folles, des randonnées du désert, le soleil, et les voitures qui marchent à toute allure ; la soif et le repas du soir, ou frères, nous nous endormions autour du feu qui meurt, bercés par les premiers souffles du vent frais de la nuit. Ils ne connaissent pas les grandes angoisses des veilles de combat quand on vérifie une dernière fois les armes, les cartes et que l'on sait que dans une heure on va mourir.

Ils ne connaissent pas la joie de tirer, de voir partir les balles comme des éclaboussures rouges ; la joie des avions et des camions qui flambent et des courses échevelées des dormeurs affolés ; la joie des éclairs verts qui passent autour de soi avec un bruit de vie, qui passent partout sauf sur soi. Ils ne connaissent pas le bonheur des retours ; le bonheur de retrouver, d'aimer un peu plus encore ses frères sales et barbus, beaux comme des dieux, de la beauté du triomphe et de la vie retrouvée. Ils ne connaissent pas les grandes peurs que personne ne doit voir ni même deviner ; les heures et les jours où l'on est caché, sans mot dire, en attendant le soir qui sera notre complice, mais qui est toujours loin, loin, loin...

Ils ne connaissent pas les immenses enthousiasmes de sauvages torsos nus, qui gueulent au soleil et à la vie ; de sauvages grandioses qui se savent des surhommes et qui cependant se sentent souvent bien petits. Tout cela me manque : ces jours, ces mois où nous étions seuls, six, dix, perdus dans le sable multicolore, lançant à Dieu la plus grande clameur que des hommes aient pu lancer car nous nous sentions des hommes ».

Poème, écrit en retour de mission dans le désert.

En 1943, fort des succès obtenus par le «Special Air Service» le commandement allié décide de porter son effectif à celui d'une brigade formée de quatre régiments, en vue de la grande bataille qui va se livrer pour la Libération de la France et de l'Europe. Deux régiments seront britanniques (les 1^{er} et 2^e SAS) et deux français (3^e et 4^e SAS). Chacun fort d'une quarantaine de sticks de dix hommes.

Les unités françaises sont composées avec pour noyau les anciens du « French SAS Squadron », de volontaires évadés par l'Espagne et de jeunes qui, en Afrique du Nord, ont souvent quitté l'armée sous commandement de Giraud pour rejoindre celle des Français libres. Pendant des mois, en Écosse, ils vont connaître le dur entraînement SAS et une formation leur permettant de faire face à toutes les situations en ne comptant que sur leurs seuls moyens.

Ils seront comme l'avait prédit le général de Gaulle, les premiers engagés dans la grande bataille de la Libération de la France.

Après un séjour en camp secret pour préparer les missions, des sticks du 4^e SAS seront les premiers parachutés, dans la nuit du 5 au 6 juin 1944, avec mission de créer des bases en Bretagne pour recevoir les renforts nécessaires afin que les troupes allemandes stationnées dans la presqu'île bretonne y soient bloquées et ne puissent aller renforcer les défenses ennemies en Normandie où va avoir lieu « Overlord » l'opération du débarquement. Hélas, repérés, dès leurs parachutes ouverts, les SAS français connaîtront leurs premières pertes. Émile Bouëtard sera tué, près de Plumelec, une heure seulement après qu'il ait retrouvé le sol de sa France. Il sera authentiquement le premier mort de « Overlord ».

Progressivement, jour après jour, les hommes

du 4^e SAS, commandés par le colonel Bourgoïn et le commandant Puech Samson, vont rejoindre leur avant-garde pour réussir la mission qui leur a été confiée.

Regroupant autour d'eux des maquisards nombreux, courageux, volontaires, ils se battront pendant deux mois en particulier à Saint-Marcel où l'ennemi tentât d'encercler une grande partie des forces paras et maquisards qui s'y étaient rassemblées.

Luttant avec héroïsme au coude à coude avec les résistants devenus leurs frères d'armes, les parachutistes du SAS auront 77 tués, parfois fusillés après torture, et 197 blessés sur 450. Aujourd'hui le cimetière de Plumelec et le musée de Saint-Marcel haut lieu de la mémoire à la fois de la Résistance bretonne et des Paras SAS, pérennise le souvenir de ces combats.



Émile Bouëtard, parachutiste SAS, né à Pleudihen le 4 septembre 1915. Tué à 0h40, il sera le 1^{er} de tous les soldats alliés à mourir pour notre libération.



Monument de Plumelec élevé à la Mémoire des 77 parachutistes SAS de la France Libre tués en Bretagne au cours de leur mission.

Parallèlement aux actions du 4^e SAS en Bretagne, les hommes du 3^e SAS commandés par le commandant Conan seront parachutés dans de nombreuses régions de France tout comme leurs camarades britanniques des 1^{er} et 2^e SAS. Ce sera principalement en Vendée avec le capitaine Fournier, dans la Vienne avec le capitaine Simon, venant relever les rescapés du 1^{er} SAS britannique qui parachuté dans la région a eu 33 tués (fusillés) sur 40, dans la Corrèze avec le capitaine Vauthier, dans la Creuse avec le lieutenant Hubler, dans le Lyonnais avec le lieutenant Hourst. Partout la mission sera de désorganiser les arrières ennemis, d'y provoquer l'insécurité pour y fixer un maximum d'effectifs ennemis et donc d'empêcher l'envoi de renforts en Normandie où la bataille essentielle se joue.

Dans le Finistère les sticks du capitaine Sicaud et du lieutenant Tupet-Thomé vont porter main-forte aux hommes de Bourgoin et mission accomplie, ils seront peu après à nouveau parachutés dans le Doubs.



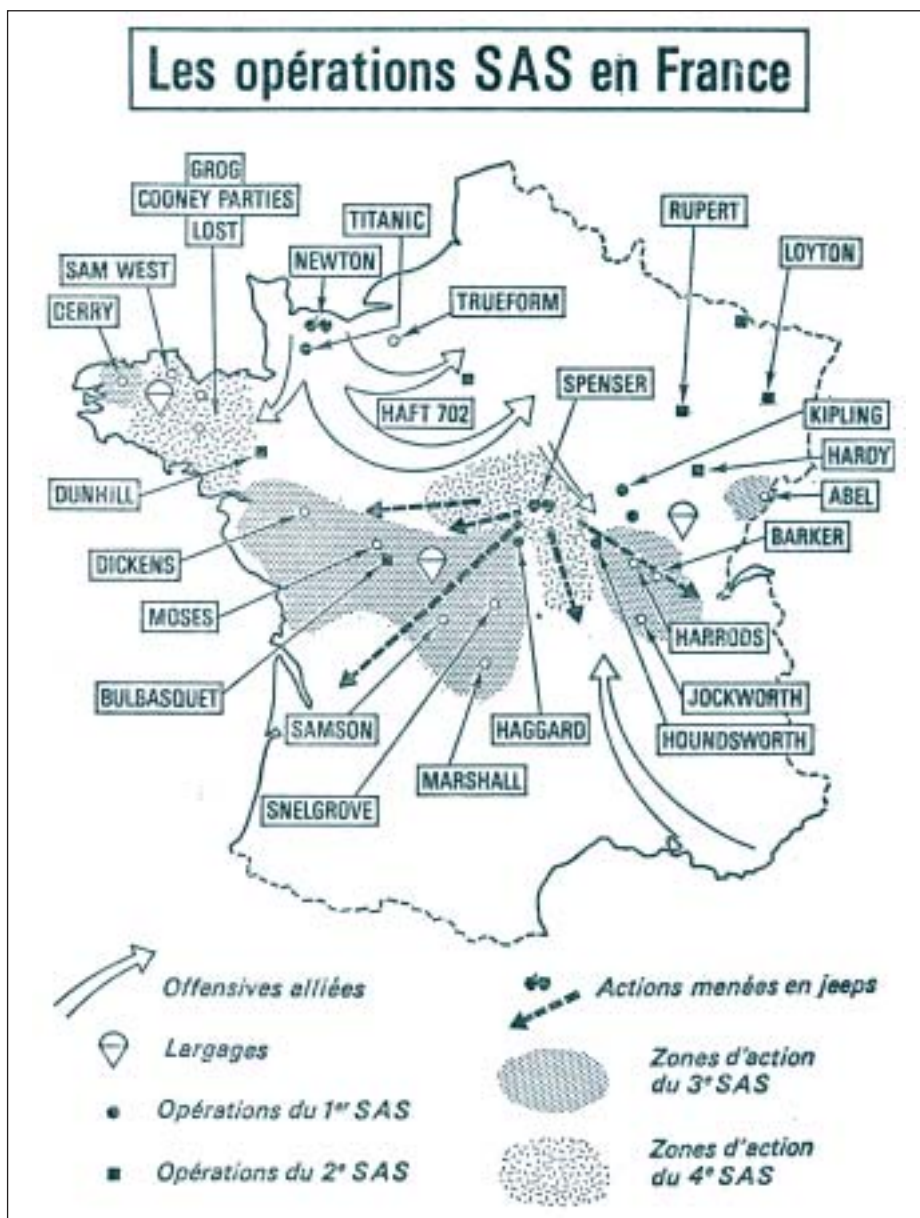
Plaque apposée à Pont-de-Roide (Doubs) en souvenir de la mission des sticks SAS de Sicaud et Tupet-Thomé.



Ferme de Kereonec (Finistère Nord), où les SAS ont établi une base.



Musée de Saint-Marcel (Morbihan) partie réservée aux SAS.



Mission Marshall (Corrèze) capitaine Vauthier.

Un autre débarquement est programmé dans le sud de la France. Il aura lieu le 15 août 1944 dans la région de Cavalaire. Pour le préparer des sticks du 3^e SAS, de Conan, sont parachutés, dès la fin juillet, du Lyonnais à la Bourgogne le long des nationales 6 et 7, afin d'y attaquer les convois destinés à la défense ennemie dans le sud de la France.

Les embuscades réalisées dans la région sont considérées comme les plus meurtrières de la guerre. Rouan et Porot avec leurs sticks vont même capturer un train blindé et, avec l'aide des maquisards, faire plusieurs centaines de prisonniers. La puissance de feu des sticks déjà dotés de bazooka, arme nouvelle anti-chars, va encore être décuplée par l'arrivée de jeeps armées, comme celles du désert. La difficulté est de les faire parvenir aux SAS en opération. Le parachutage s'étant avéré désastreux, c'est donc en réalisant un raid exceptionnel d'audace et de témérité qu'elles vont réussir à rejoindre en Saône-et-Loire les SAS déjà en action, pour les renforcer.



Une des jeeps armées



Le capitaine Guy Combaud de Roquebrune, tué le 4 septembre 1944, lors d'un raid héroïque de quatre jeeps sur Sennecey-le-Grand, où se préparait un énorme rassemblement ennemi. Un fait d'armes exceptionnel, qui causa de sévères pertes dans les rangs allemands.

C'est ainsi que profitant d'une offensive alliée perçant les défenses ennemies, les jeeps commandées par un officier de grande valeur, formidable combattant, Guy Combaud de Roquebrune, vont s'engouffrer dans la brèche, et passer en zone occupée. Ensuite en utilisant les petites routes et les sous-bois elles vont jouer à cache-cache avec les Allemands pour arriver à destination avec seulement la perte, lors de cet étonnant périple, d'un mort et de deux blessés, au cours d'un accrochage au passage en force d'un pont.

Les jeeps vont se joindre aux sticks du lieutenant Colcombet pour participer à des embuscades causant de lourdes pertes à l'ennemi sur la nationale 7. Le 3 septembre 1944 une information révèle que les Allemands, dans le village de Sennecey-le-Grand, vont rassembler un énorme convoi, formé dans la nuit, pour partir au début du jour. Les SAS décident de l'attaquer, mais seules les jeeps peuvent arriver à temps pour le faire. Le capitaine de Combaud décide de tenter l'opération. À l'aube, alors que chaque camion est déjà chargé de tous les hommes de la Wermacht à transporter, quatre jeeps, armées chacune de quatre mitrailleuses, ayant à leur tête leur capitaine, font irruption dans le village, et remontant lentement le convoi en tirant, à bout portant, de toutes leurs armes, elles hachent

et incendient tous les véhicules. Les pertes seront évaluées à plusieurs centaines de morts.

Un itinéraire de dégagement a été prévu. Il est hélas bloqué par un autre convoi. Les jeeps sont obligées de faire demi-tour et d'affronter les canons de DCA allemands mis en batterie. Une à une les jeeps seront détruites, celle du capitaine de Combaud la première. C'est en raison de ce haut fait d'armes qu'il a été décidé que le Mémorial des Parachutistes Français libres du « Special Air Service » serait érigé à Sennecey-le-Grand. Il a été inauguré le 4 septembre 1984 jour anniversaire de la bataille de Sennecey devenue légendaire. Quatre ans plus tard, ce Mémorial deviendra celui de tous les SAS morts en mission derrière les lignes ennemies, pendant la Deuxième

Guerre mondiale. C'est la première fois qu'un Mémorial dédié à une unité

britannique, le « Special Air Service » est situé hors de la Grande-Bretagne. Ce fait est une fierté pour les SAS français. Cela a été voulu par Sir David Stirling, le créateur du SAS, pour rendre hommage à la participation française aux combats de son unité, pendant toute la guerre.

Les opérations de France terminées, les rescapés des 3^e et 4^e SAS sont regroupés en Champagne, en attendant leur retour en Grande-Bretagne pour y être rééquipés et préparer de nouvelles missions.



Motif du Mémorial de Sennecey-le-Grand.

Alors que leur départ est proche fin décembre 1944 une offensive allemande de grande ampleur surprend le commandant allié dans les Ardennes. L'avancée des blindés du général von Rundstedt est foudroyante. Elle perce les lignes anglo-américaines créant une formidable confusion sur les arrières des Alliés, pendant plusieurs jours.

Il est décidé d'envoyer le 4^e SAS qui a été doté de jeeps armées après les combats de Bretagne, dans la brèche réussie par les Allemands pour donner au commandement des informations fiables concernant cette partie disloquée du front.

Pendant deux semaines, dans des conditions difficiles, avec moins 15 à 20 degrés au-dessous de zéro, les jeeps vont patrouiller dans les Ardennes, côté belge, et accomplir leur mission avant d'être relevées.

Au début de l'année 1945, les deux régiments SAS français rejoignent la Grande-Bretagne. Ils sont accompagnés de jeunes recrues principalement des anciens des maquis dont ils ont eu l'occasion de juger le courage et la volonté de se battre. Tous vont retrouver l'Écosse pour reprendre l'entraînement en prévision de nouvelles opérations.

Début avril 1945, branle-bas de combat. Les SAS rejoignirent le camp secret habituel de Fairforth où ils séjournent avant chaque mission pour éviter toute fuite.

C'est là qu'ils apprennent leur parachutage prochain en Hollande dans la province, très germanique, du Drenthe, afin de faciliter l'avance de la 8^e Armée britannique bloquée par une très forte résistance ennemie.

Parachutés dans la nuit du 7 au 8 avril dans toute la province, chaque stick a un objectif précis et en plus un ordre général de destructions, de sabotages pouvant désorganiser l'arrière ennemi. La mission devait durer trois ou quatre jours. En fait certains sticks se battent plus de deux semaines livrant une bataille dure et meurtrière. Deux sticks opérant à une vingtaine de kilomètres l'un de l'autre seront encerclés mais refuseront de se rendre



Lieutenant Valayer, chef de stick SAS, parachuté près de Norg. Encerclé dans une grange, il refusera de se rendre et périra brûlé vif avec ses hommes.



Assen: monumet aux SAS tués durant les opérations en Hollande: «les parachutes français ont brisé le mur de l'oppression».



LE GÉNÉRAL DE GAULLE 6 Juin 1951.

Pour les Parachutistes, la guerre a été le danger, l'incertain, l'inconnu.

Les plus braves, les plus vaillants, les plus audacieux, les plus solitaires, ont été ceux de la Haute Libération.

Cette guerre a été, en fait, un combat de la Libération en Bretagne, dans le Centre, dans l'Alsace; avant, pendant, après, jusqu'à la fin de la guerre dans le grand territoire de l'Alsace; mais c'est ce qui est fait, j'en suis sûr, et tout pour le bien, tout pour la France, tout pour la France, tout pour la France.

Le but est atteint, la victoire est gagnée. Maintenant, que la victoire soit complète! Tous regardent le ciel sans parler et le cœur sans rougir.

J. de Gaulle.

et plusieurs des leurs trouveront la mort, brûlés vifs, dans cette résistance héroïque et désespérée.

C'est ainsi que s'est terminée la formidable épopée des parachutistes français libres du « Special Air Service » dont le drapeau aura l'insigne honneur d'être fait Compagnon de la Libération et d'être le plus décoré de la guerre.

Pour leur grande fierté le général de Gaulle leur adressera la citation ci-contre. ■



Mémorial dédié aux parachutistes français libres du «Special Air Service». Œuvre de Jean Mélinaud (ancien SAS). Il est situé à Sennecey-le-Grand (Saône-et-Loire) où les SAS ont livré une bataille légendaire.

LES RÉSEAUX

L'apprentissage de l'action clandestine

En juillet 1940, l'Angleterre pouvait se croire menacée d'une prochaine invasion : l'armée allemande, désormais maîtresse de toutes les côtes françaises de la Manche, allait-elle tenter de débarquer sur les rives anglaises ? Le Premier ministre britannique, Churchill, exigeait des renseignements précis sur son dispositif et ses plans. Sur ses instructions, le chef de l'Intelligence Service alla trouver de Gaulle et lui demanda s'il pouvait utiliser des Français libres pour obtenir les renseignements dont les Anglais avaient besoin. De Gaulle le renvoya au chef de son 2^e Bureau, le capitaine Dewavrin - dont le pseudonyme était Passy - que le chef de la section française de l'Intelligence Service rencontra. Ainsi commençait, dans l'urgence et dans le secret, l'action que la France Libre allait mener en France.

Des Français libres furent donc immédiatement envoyés en France, premiers d'une longue série de 1 500 à 2 000 agents de toutes nationalités, dont plus de la moitié étaient Français.

Hubert Moreau fut chargé d'une mission de reconnaissance par les services anglais au mois de juillet et revint à Londres deux semaines plus tard. Jack Mansion partit lui aussi en juillet et rapporta en septembre les cartes du dispositif allemand en Bretagne. En août, ce fut le tour de Maurice Duclos et d'Alexandre Beresnikoff qui, comme tous les premiers membres du 2^e Bureau de la France Libre, prirent pour pseudonymes des noms de stations du métro parisien, Saint-Jacques et Corvisart, puis du producteur de cinéma Gilbert Renault, qu'on appela plus tard Rémy, qui allait créer le réseau le plus important et peut-être le plus actif de tous les réseaux qui opèrent en France et qu'il appela « Confrérie Notre-Dame » (CND). Enfin le 22 décembre, débarqua en Bretagne le lieutenant de vaisseau Honoré d'Estienne d'Orves. Début 1941 des parachutistes Français libres furent envoyés en armes et uniformes pour réaliser des missions de destruction en Bretagne et Aquitaine.

L'ampleur de la tâche nécessite une réorganisation des services de la France Libre. Ainsi est créé le Bureau central de renseignements et d'action (BCRA), dont Passy demeure le chef et qui se transformera à mesure que ses activités et ses responsabilités s'étendent. Mais le problème central restera toujours celui des liaisons et des transmissions. Aux parachutages et débarquements d'agents clandestins des premiers mois, s'ajoutent, dès la fin de 1941, des liaisons assurées par les Lysanders, petits avions de la Royal Air Force, pouvant se poser sur un terrain de 600 mètres et, plus tard, par des bombardiers Hudson, aménagés pour les atterrissages clandestins. Au sol des équipes de réception françaises sont formées, pour ces opérations qui ne sont possibles que dans les périodes où la lune le permet, et il faut déjouer la surveillance de l'ennemi. Les difficultés sont immenses et les pertes nombreuses. Sur les dix-neuf opérations organisées pour le BCRA au second semestre de 1942, une seule réussira.

Les liaisons par radio sont tout aussi difficiles et risquées. L'usage d'un poste émetteur peut être repéré par la radio-goniométrie au bout d'une demi-heure. À la fin de 1941, les services de la France Libre sont en relation avec douze opérateurs radio dont six pour le réseau de Rémy. Cette année-là, 72 % des opérateurs radio envoyés en France ont été arrêtés et 80 % le seront parmi les radios envoyés en 1942. La France Libre, voulant incarner et rassembler toute la France en guerre, a cherché à entrer en contact avec les personnalités politiques et les organisations clandestines décidées à poursuivre la lutte. Ce sera d'abord la mission de Pierre Fourcaud et celle de l'avocat André Weil-Curiel. Puis en décembre 1940, de Gaulle crée une direction politique, confiée à Gaston Palewski, puis à Maurice Dejean. Ce dernier avait



Honoré d'Estienne d'Orves (*Jean-Pierre, Châteauevieux*)

Le chef du 2^e bureau des FNFL, puis du réseau Nemrod (1901-1941)



De vieille famille aristocratique et monarchiste, polytechnicien, il choisit de servir dans la marine. Il navigue durant près de vingt ans ; la défaite de 1940 le surprend à Alexandrie, où il est lieutenant de vaisseau à bord du *Duquesne*. Refusant d'obéir au chef de la flotte française (la « Force X »), l'amiral Godfroy, rallié à Pétain, il décide de faire défection, en expliquant ses motivations dans une lettre adressée à Godfroy : « J'ai été élevé dans le culte de la Patrie (...) je ne puis concevoir l'asservissement actuel de la France. » Arrivé à Londres avec quelques camarades le 27 septembre 1940, il est nommé capitaine de corvette et affecté à l'état-major de l'amiral Muselier, chef des FNFL, avant d'être nommé chef du 2^e bureau des FNFL.

Devenu l'un des proches collaborateurs de Passy, il demande à se rendre en France pour y organiser un réseau de renseignement,

baptisé « Nemrod ». À la fin de décembre 1940, il débarque près de la pointe du Raz, avec un jeune radio alsacien, Alfred Gaessler et, quelques jours plus tard, établit la première liaison radio entre la France occupée et Londres. Mais alors qu'il multiplie les contacts dans la région parisienne et à Nantes, il est arrêté dans la nuit du 21 au 22 janvier 1941, en compagnie de la plupart des membres de son réseau. Le coup de filet est dû à la trahison de Gaessler, qui avait réussi à cacher ses opinions pro-nazies.

Transférés à Paris, d'Estienne d'Orves et ses camarades sont jugés par la cour martiale allemande de la prison du Cherche-Midi. Condamné à mort en même temps que Maurice Barlier et Yan Doornik, d'Estienne d'Orves sera fusillé avec eux le 29 août suivant. Au Mont-Valérien, devant le peloton d'exécution, il déclare au président du tribunal qui l'a condamné : « Monsieur, vous êtes officier allemand. Je suis officier français. Nous avons fait tous les deux notre devoir. Permettez-moi de vous embrasser. » Les deux hommes se donnent l'accolade ; l'instant d'après, d'Estienne d'Orves tombe avec ses deux camarades. Il laissait de nombreux écrits (lettres, journal, cahiers de captivité, prières), pour la plupart demeurés inédits, qui donnent la plus haute idée de son patriotisme et de sa foi religieuse.

DU BCRA

créé une « section d'action » en France, dirigée par le commandant Semidéi. Celui-ci envoya en zone sud le militant syndicaliste Léon Morandat qui fut, durant toute la clandestinité, l'un des plus actifs représentants de la France Libre auprès des milieux politiques et des mouvements de Résistance. Le BCRA envoya, par ailleurs, en France un officier Français libre, ancien du raid de Pessac, Pierre Forman, qui entra en relation avec les premiers groupes de Résistants de Montpellier et de Toulouse : revenu à Londres en août 1941, il fut renvoyé en France en octobre pour tenter de mettre sur pied une organisation générale de la Résistance en zone sud.

C'est alors que de Gaulle créa, le 24 septembre, le Comité national de la France Libre, qui avait déjà une structure de gouvernement. Il fut décidé que toutes les missions d'ordre militaire, de renseignement et d'action dépendraient de son état-major et du BCRA, et que toute l'action politique en France serait de la responsabilité du Commissaire à l'Intérieur, André Diethelm.

France Libre – Résistance intérieure

En septembre 1941, arrive à Londres Jean Moulin. Ancien préfet, il avait tenté de se trancher la gorge plutôt que de transmettre des ordres déshonorants que les Allemands lui donnaient. Il avait pris contact avec tous les groupes de résistants qui s'ébauchaient en France durant les premiers mois suivant l'armistice, surtout dans la zone sud. Il vient en rendre compte au général de Gaulle et suggérer que la France Libre rassemble les mouvements de Résistance, leur donne les moyens d'action dont ils ont besoin et surtout les prépare au rôle militaire qu'ils doivent jouer pour la préparation du débarquement allié en France et au moment où il se produira. Dès cette date, Jean Moulin va être considéré comme le représentant que de Gaulle a décidé d'envoyer en France en vue d'unifier la Résistance intérieure, de la rattacher concrètement à la France Libre et de préparer la libération du territoire.

C'est par le réseau que dirige Rémy que sont pris les contacts les plus importants avec les mouvements de Résistance de la zone nord et avec les forces politiques engagées dans la Résistance à l'occupation allemande. Les mouvements les plus importants sont « l'Organisation civile et militaire », « Ceux de la libération et Ceux de la Résistance » et « Libération nord ». De son côté, le parti communiste a fondé le « Front national » qui englobe des résistants de toutes tendances et a créé une organisation armée, les « Francs-tireurs et partisans ». Emmanuel d'Astier qui vient à Londres, d'où il est envoyé en mission à Washington, reconnaît aussi de Gaulle comme symbole et comme chef. Le jour-



André Dewavrin (colonel Passy)

Le chef des services spéciaux de la France Libre (1911-1998)

Né à Paris, polytechnicien, licencié en droit, il devient à 27 ans professeur à Saint-Cyr. Mobilisé en 1939, il prend part en 1940 à la campagne de Norvège au sein de la 13^e demi-brigade de Légion étrangère. Il prend le chemin de Londres, dès qu'il apprend la signature de l'armistice. Reçu par le général de Gaulle il est nommé aussitôt chef d'un service de renseignements à créer de toutes pièces qui deviendra en janvier 1942 le BCRA (Bureau central de renseignement et d'action militaire), avant d'être définitivement baptisé BCRA. Dewavrin - vite connu sous son pseudonyme de Passy - sera souvent tenté de donner sa démission, lorsqu'il avait le

sentiment qu'on lui refusait le personnel et le matériel dont il avait besoin pour organiser les missions secrètes du BCRA en France. Mais, avec le concours d'adjoints de grande qualité - parmi lesquels Pierre Brossolette et le capitaine André Manuel - et en liaison avec les services spéciaux britanniques (MI 6, SOE) il connaîtra de spectaculaires réussites, en matière de parachutages, de transmissions et d'opérations aériennes destinées à aider la Résistance intérieure.

En octobre 1941, il fait la connaissance de Jean Moulin, qu'il présente aussitôt à de Gaulle et dont il va soutenir les efforts d'unification des divers mouvements œuvrant clandestinement en zone Sud. Dans les premiers mois de 1943, il effectue en compagnie de Brossolette un recensement systématique des moyens des mouvements en zone Nord (mission « Arquebuse-Brumaire »), dans le but d'y réorganiser la Résistance. De Gaulle le fera Compagnon de la Libération. En août 1944, il sera parachuté en Bretagne : à la tête d'une troupe de 2500 FFI, il prendra une part active à la libération de Paimpol.

Nommé en 1945 directeur général de la DGER (Direction générale des études et recherches, ancêtre du SDECE puis de l'actuelle DGSE), il abandonne ses fonctions l'année suivante.

naliste de sensibilité socialiste, Pierre Brossolette, est, à son tour, amené à Londres par Rémy et devient le plus proche collaborateur de Passy au BCRA. Ainsi s'étendent l'audience, l'organisation et l'efficacité de la Résistance intérieure, liée à la France Libre par le choix de ses dirigeants et par l'autorité personnelle de celui que de Gaulle a nommé son représentant en France, Jean Moulin.

Pour renforcer l'autorité et la représentativité de la France Libre, et en prévision des périls qui s'annoncent, de Gaulle prend alors la décision d'affirmer l'unité des Forces françaises libres et de la Résistance intérieure en leur donnant le même nom : la France Combattante.

Vers la lutte armée

La France Libre et son chef doivent aussi traiter et résoudre le problème le plus grave qui se soit posé depuis les débuts de l'action menée en France et dont la portée est décisive pour la participation des Français à la libération du pays et à la victoire des Alliés. C'est le problème de la lutte armée. Pour cela l'intérêt de la France Libre et de la Résistance intérieure était de répondre aux exigences du commandement allié.

Émission en ville, sur B Mark II, un guetteur est en faction dans la rue, et un autre à la fenêtre de la chambre. Cette situation est classique.



Le chant des partisans fut créé à Londres

En mai 1943 André Gillois, qui dirige à Londres l'émission « *Honneur et Patrie* » destinée à la France, cherche un indicatif. La chanteuse et compositrice Anna Marly qu'il rencontre avec Emmanuel d'Astier lui joue sur sa guitare, une mélodie d'origine russe qui retient fortement son attention.

À sa demande, le 30 mai, Maurice Druon et Joseph Kessel acceptent d'écrire les paroles de ce chant qui dès le lendemain sera enregistré par la chanteuse Germaine Sablon puis régulièrement diffusé par la BBC. Le 24 septembre 1943 les paroles seront publiées clandestinement, pour la première fois, dans les *Cahiers de la Libération*.

C'est ainsi que le *Chant des Partisans* symbole de la Résistance fut créé à Londres par des Français libres.

Dans cette stratégie, le général de Gaulle suggère à Churchill le 27 octobre 1941, que, sans déclencher encore la lutte armée, on prépare « *un soulèvement national au moment venu, qui devrait être coordonné avec les plans militaires futurs et être envisagé en relation avec l'action similaire menée dans d'autres pays d'Europe* ». Churchill se rallie à ce plan. Le débarquement du 8 novembre 1942 en Afrique du Nord posa de nouveaux problèmes à la France Libre. Jean Moulin saisit alors cette occasion pour faire signer par les représentants des principaux partis politiques français un message félicitant les États-Unis et la Grande-Bretagne pour le succès de l'opération, mais proclamant en même temps leur adhésion à la France Libre et à de Gaulle. À Londres, se succèdent les arrivées de personnalités représentatives des milieux politiques et des grands syndicats. Parmi elles, un ancien secrétaire d'État du gouvernement de Léon Blum apporte un message du président de la Chambre des députés et ancien chef de gouvernement, Édouard Herriot, sur lequel beaucoup de responsables américains avaient compté pour se substituer éventuellement à de Gaulle, et qui se déclare prêt à entrer « à n'importe quel moment dans un gouvernement présidé par le général de Gaulle ». De France parviennent d'innombrables témoignages montrant que la

Résistance intérieure s'indigne du maintien des lois de Vichy en Afrique du Nord et considère de Gaulle comme le seul chef acceptable d'un gouvernement en guerre. Ce qu'affirme le Conseil National de la Résistance (CNR) à sa création le 27 mai 1943, sous la présidence de Jean Moulin. Il regroupe alors les cinq principaux mouvements de la Résistance intérieure.

Vers la Libération

Les ultimes tentatives de Roosevelt, appuyées cette fois par Churchill, pour éliminer, politiquement, de Gaulle échouèrent devant l'opposition de la majorité du comité de guerre britannique et les mises en garde de l'État-major américain : l'un et l'autre évoquèrent le soutien massif et unanime que de Gaulle avait reçu désormais de toute la résistance française.

L'objectif que la France Libre poursuivait depuis l'été 1940 est alors atteint : la reconnaissance internationale d'un gouvernement français s'identifiant à la France elle-même, grâce à la part qu'il prenait à la guerre. Le 26 août 1943, les États-Unis reconnaissent le CFLN, mais seulement comme « l'organisme gouvernant les territoires d'Outre-Mer qui reconnaissent leur autorité ». Le gouvernement britannique ne lui accorde aussi qu'une reconnaissance limitée mais assez positive pour qu'on puisse penser qu'il ne s'agissait que d'une précaution de langage. L'Union soviétique reconnaissait le nouveau comité comme le représentant des intérêts gouvernementaux de la République française, et le général de Gaulle comme « le Chef de tous les Français patriotes combattant contre la tyrannie hitlérienne ».

Après les débarquements du 6 juin et du 15 août 1944, le moment est venu de « l'insurrection nationale » que de Gaulle, deux ans auparavant, avait déclaré inséparable de la « Libération nationale ». Elle permit, presque partout, l'établissement des pouvoirs politiques et civils de la France libérée et fut déclenchée suivant les exigences du commandement allié et suivant le rythme des opérations. De Gaulle avait voulu, pour symboliser l'indissoluble lien entre la France Libre et la Résistance intérieure que ce fut le général Koenig, vainqueur de Bir Hakeim, qui soit le chef des Forces françaises de l'intérieur. ■



Restaurant favori du général de Gaulle.

La vie quotidienne

La France Libre connut à Londres des débuts modestes. Le général de Gaulle s'installa d'abord dans un appartement peu commode situé près de Westminster, en permanence envahi de visiteurs. Les aides de camp du général, Courcelles et Boislabert faisaient de leur mieux pour le préserver des importuns. Dès juillet 1940 toutefois le général installa son quartier général à Carlton Gardens dans des bureaux plus fonctionnels, situés à proximité des studios de la BBC et du quartier général de Churchill. Les visiteurs y défilaient en permanence, candidats au ralliement, officiels britanniques ou parfois solliciteurs. Les soldats ralliés aux FFL étaient pour leur part cantonnés dans divers camps ou bases aériennes autour de Londres, ou des bases navales comme Greenock qui leur avaient été affectés. Un hôpital militaire, une école des cadets de la France Libre complétèrent quelques mois plus tard cette esquisse d'infrastructures. Plus tard, des services de la France Libre essaimèrent dans tout Londres : le Commissariat national à l'Intérieur s'installa à Hill

LES FRANÇAIS PARLENT AUX FRANÇAIS

LA PREMIÈRE RADIO LIBRE INVENTÉE À LONDRES EN 1940

POM-POM-POM-POM. Cet indicatif radio-phonique est le plus célèbre du monde et même pour ceux qui n'étaient pas d'âge à l'écouter entre 1940-1944, ces quatre notes existent dans notre histoire comme l'indicatif qui annonçait chaque soir : « *Les Français parlent aux Français* ».

La première « radio libre », c'était en juin 1940, un programme de quelques minutes sur les ondes de la radio britannique la BBC. Au matin du 18 juin, le premier ministre Winston Churchill donne au général de Gaulle, arrivé la veille de France, l'autorisation de s'adresser le soir même à ses compatriotes dans une émission de la BBC.

Charles de Gaulle, pose ses gants sur la table du studio de Bush House, l'immeuble officiel de la BBC. Un technicien britannique lui demande, selon l'usage, de faire un essai de micro. « *La France* » dit le général, et se tournant vers la cabine technique : « *Ça va comme ça ?* »

Dans ce premier discours, le général de Gaulle va donner, ce soir-là, toutes les raisons de combattre et d'espérer, avec, en conclusion, ce grand pari devant l'histoire : « *La Flamme de la Résistance française ne doit pas s'éteindre. Elle ne s'éteindra pas.* »

Dans le couloir, un homme aussi grand que le général, le journaliste Yves Morvan qui a été affecté officiellement le 12 juin 1940 au service français de la BBC ; prendra bientôt le nom de guerre, de Jean Marin avant d'être rejoint par un peintre, Jean Oberlé, Pierre Maillaud, un autre journaliste qui se fera appeler Pierre Bourdan. Arrivent encore Pierre Lefèvre, Jacques Brunius, un poète et un homme de théâtre Jacques Duchesne (Michel Saint-Denis à la scène). Il va prendre la direction de l'équipe des « *Français parlent aux Français* » où arriveront bientôt Franck Bauer, Pierre Dac, André Diamant-Berger qui deviendra André Gillois, Maurice Schumann qui sera le porte-parole officiel de la France Libre.

Jusqu'à la libération de 1944, cette émission de radio va mettre en fureur la propagande de l'ennemi



(« *Radio Paris ment, Radio Paris est allemand* »). Chaque soir, les Français et les Françaises, ceux des maquis et ceux qui refusent de céder à la collaboration, chaque soir plus nombreux, viendront se rafraîchir et reprendre des forces à la source de l'Espoir. « *Marguerite n'a pas froid aux yeux* » ou encore : « *les deux pigeons se promènent sur le balcon* », ces fameux messages personnels étaient attendus avec impatience dans les maquis et avec perplexité par les spécialistes de la Gestapo.

Dans « *Les Français parlent aux Français* », il y avait aussi une certaine philosophie de l'information, qu'on aurait bien tort d'oublier. Pierre Bourdan et ses amis disaient lorsque chaque soir : « *nous annonçons toutes les mauvaises nouvelles, c'est pourquoi on nous croit aussi lorsque nous annonçons les bonnes nouvelles* ».

Le premier, le général de Gaulle avait compris que la radio pouvait devenir une arme redoutable dans les guerres modernes. Il l'a écrit dans ses Mémoires de Guerre : « *On comprendra quelle importance nous attachions à nos brèves émissions de Londres... Tous les huit jours environ, je parlais moi-même avec l'émouvante impression d'accomplir, pour des millions d'auditeurs qui m'écoutaient dans l'angoisse à travers mes allocutions sur des éléments très simples : le cours de la guerre... la fierté nationale... enfin, l'espoir de la victoire et d'une œuvre de grandeur pour "notre dame la France" ».* ■

De gauche à droite: Jacques Duchesne, Paul Bouchon, Geneviève Wisner et J.P. Granville.

La radio

La radio de la France Libre, diffusée par la BBC depuis Londres a joué un très grand rôle pour faire connaître aux territoires occupés les nouvelles du front, transmettre les messages codés aux résistants et soutenir aussi le moral des Français.

Dans ce but des humoristes très connus, comme Pierre Dac, fondateur de « l'Os à Moëlle », mirent tout leur talent pour tourner en dérision les propos et les écrits des collaborateurs les plus engagés. En pastichant les chansons les plus en vogue, à la gloire de Vichy et des nazis, ils ridiculisent les auteurs pour la plus grande joie des Français qui écoutent ces émissions et ensuite en propagent le contenu.

à Londres

Street, dans Mayfair, le BCRA dans un immeuble de Duke Street. L'état-major des forces terrestres s'installa à Dolphin Street, les aviateurs à l'institut français dans South Kensington, les marins à Westminster House. Les volontaires qui arrivaient pour rejoindre les FFL étaient accueillis au centre de Pembroke Lodge tandis que les volontaires féminines occupaient Moncorvo House depuis le bombardement de leur première caserne.

Un journal, la « *Revue de la France Libre* » assurait l'information des volontaires. Tout fut fait pour que les Français libres soient traités en alliés des Anglais et non en émigrés.

L'accueil de la population anglaise fut d'ailleurs très chaleureux pour les premiers ralliés traités en héros et souvent invités dans les familles anglaises. Issus des milieux sociaux les plus divers, mais en majorité de milieux populaires, les distractions de ces volontaires dans une ville soumise aux bombardements quotidiens de l'aviation anglaise étaient simples. La rencontre de jeunes anglaises et la fréquentation des pubs en étaient des éléments essentiels. Le « *pub du parlement* » ou « *The intrepid fox* » devinrent vite des points de ralliement connus, tandis que les officiers fréquentaient le « *petit club* » tenu par lady Osbert. Le restaurant « *Chez Rose* », tenu par deux belges et célèbre par ses spécialités de steak de cheval fut aussi un haut lieu de la France Libre. ■



LES ÉVADÉS DE FRANCE PAR L'ESPAGNE

Après l'appel du général de Gaulle, le 18 juin 1940, nombre de jeunes Français tentèrent d'y répondre en rejoignant, en Angleterre, les Forces françaises libres qui se formaient pour continuer, envers et contre tout, le combat contre les nazis. Certains y arrivèrent, prenant des bateaux en partance ou de petits voiliers ; d'autres qui se trouvaient hors de France, se rendirent en Grande-Bretagne. Mais ce fut un tout petit nombre.

Les autres en France durent attendre et subir l'occupation allemande. Il y en eut qui choisirent de s'engager dans les mouvements de résistance lorsqu'ils émergèrent, ou dans les réseaux de renseignement. Plus tard beaucoup rejoignirent les maquis.

Mais pour certains, ce qui comptait c'était de se battre comme soldats sur les champs de bataille. Or la France devenait de plus en plus comme une grande prison, dont on ne pouvait sortir qu'en s'évadant parfois au péril de sa vie, sans avoir beaucoup de chance d'arriver là où ne sévissait pas la force hitlérienne. Quelques centaines, néanmoins, y réussirent, jusqu'à la fin de 1942. Le 8 novembre 1942, les Alliés, américains et anglais, réussirent à débarquer au Maroc et en Algérie prenant à revers les Allemands du général Rommel, qui, après la célèbre bataille d'El-Alamein, reculaient sous les coups de la 8^e Armée anglaise partie d'Égypte. Avec l'aide de la colonne Leclerc venue du Tchad en traversant le désert, et des Français libres intégrés à la 8^e Armée britannique, de l'Armée d'Afrique et des Français d'Algérie, ils forcèrent les Allemands à rembarquer. Dès lors, en passant par l'Espagne, il devenait possible aux Français restés en France de rejoindre les armées françaises d'Afrique du Nord.

Au cours de 1943, près de 20 000 hommes et femmes réussirent l'aventure qui se poursuivait jusqu'au débarquement du 6 juin, en Normandie. Pour s'évader de France, il fallait d'abord décider de tout quitter, famille, amours, travail, études. Cette décision initiale demandait déjà un grand courage. Il fallait se cacher, parfois même des siens, s'arracher à tout ce qu'on aimait, braver l'accusation de trahir son pays en l'abandonnant en pleine souffrance, sous la botte allemande, risquer sa vie en cas d'échec.

Il fallait arriver jusqu'aux Pyrénées, montagnes réputées infranchissables et gardées par



La vie au camp de Miranda.

l'armée ennemie, la Gestapo, les miliciens. Ensuite trouver des guides, affronter la neige, l'inconnu, la trahison, et accomplir pour y parvenir un long chemin, au prix d'exploits vraiment sportifs. Près de 3 000 furent arrêtés pendant le voyage et envoyés en déportation. Quelques-uns moururent dans les neiges.

Une fois de l'autre côté, ce n'était pas la liberté, car le gouvernement de Franco emprisonnait les évadés dans des geôles nauséabondes (Pamplune, Totana, entre autres) dans des camps tel celui de Miranda de Ebro ou dans une multitude de lieux de détention improvisés, les prisons officielles étant déjà surchargées par les Espagnols de l'armée républicaine, arrêtés après la victoire de Franco dans la guerre civile. Ce n'était certes pas des camps d'extermination comme Dachau, Auschwitz ; mais les conditions étaient tellement insalubres qu'une majorité y contracta toutes sortes de maladies.

Heureusement les autorités d'Alger réussirent à organiser une Croix Rouge française en Espagne, qui arriva peu à peu à faire libérer ce peuple d'internés, et à organiser le transfert en Afrique du Nord, au Maroc. À l'arrivée, après avoir chanté une formidable *Marseillaise*, c'était enfin la liberté.

Parmi ceux qui réussirent le passage, il y eut des ouvriers, des médecins, des employés, des militaires, des femmes, des enfants, des enrôlés aux chantiers de jeunesse, des résistants poursuivis par la Gestapo ; mais en majorité des jeunes, de 17 à 25 ans surtout des étudiants, mais aussi des réfractaires au Service

du travail obligatoire en Allemagne. Tous étaient volontaires désireux de se battre à nouveau contre l'ennemi occupant le pays.

Sous le drapeau tricolore, ils s'engagèrent dans chaque arme. On en trouva dans toutes les unités françaises libres. Marins, aviateurs, parachutistes SAS, 1^{er} DFL, colonne Leclerc puis 2^e DB, bataillons de choc, commandos. Ils combattirent en Italie, participèrent avec les Alliés au débarquement de Provence (1^{er} DB – 5^e DB), au débarquement en Normandie (SAS et commando Kieffer...). Avec l'US Army (Patton), la 2^e DB du général Leclerc libéra Alençon – Paris – Strasbourg. C'est un évadé de France qui hissa le drapeau tout en haut de la flèche de la cathédrale de Strasbourg, réalisant ainsi le serment de Koufra.

Ils avaient choisi un risque majeur pour revenir les armes à la main libérer le sol de la Patrie. Ils préférèrent le combat aux galons et beaucoup firent le sacrifice de leur vie pour libérer leurs frères. Ils méritèrent ainsi d'être appelés les « humbles soutiers de la gloire ». Venus de toute la France, au départ ils ne se connaissaient nullement. Après la victoire, ayant rejoint les Forces françaises libres ou l'armée d'Afrique, il est juste de les considérer comme une importante composante des armées françaises de Libération. ■

À lire : de nombreux récits et témoignages, mais surtout deux études historiques incontournables : • « *Aux frontières de la Liberté* », du professeur Robert BELOT (Fayard 1998 - 700 pages) • « *Paroles de Résistants* », même auteur, Éditions Berg International 2001.

LES FEMMES ENGAGÉES DANS LES FORCES FRANÇAISES LIBRES

Il ne faut pas oublier ces Françaises courageuses qui ont traversé l'Espagne, connu les prisons de Franco, embarqué sur l'Atlantique pour rejoindre le général de Gaulle en 1940 et continué le combat de la France Libre, au même titre que les hommes. À leur arrivée à Londres, elles sont rapidement réunies dans le Corps des Volontaires féminines, conçu sur le modèle des unités de Volontaires anglaises. Mais leurs affectations évoluent au fur et à mesure des combats. Entre 1943 et 1945, l'armée française est probablement la seule à employer des femmes mêlées aux forces combattantes.

Le Train est le premier corps à créer des sections de conductrices automobiles (instruction du 5 décembre 1942) et les 150 premières recrues du général Martin porteront le surnom de « Merlinettes » ! Le grand nombre de blessés entraîne la création d'un nouveau service féminin de santé militaire. Pour étudier les conditions d'insertion des différents corps féminins dans l'armée, l'épouse du général Catroux, infirmière pendant la Grande Guerre est nommée inspectrice du personnel féminin (IGPF), en août 1943. Plus de 3 000 femmes constituent les effectifs de tous les services auxiliaires, en 1944, ce qui nécessite un commandement féminin aux côtés de l'autorité militaire : le commandant Hélène Terré, les capitaines Dupont et Dumesnil sont affectées au commandement des Volontaires féminines de terre, de mer et de l'air.



Le général Jurion, à la tête de la DPCF, tient à rappeler l'importance de ces auxiliaires féminines et le respect qui leur est dû : « *Le personnel féminin en raison de sa situation particulière et de la participation très appréciée et sans cesse accrue qu'il apporte à l'effort de guerre, a le droit le plus légitime à la considération et au respect de tous : civils et militaires (...). C'est au moment où les femmes vont participer plus directement à l'effort de guerre qu'il importe au plus haut point qu'elles trouvent dans le monde militaire l'accueil et les égards auxquels elles ont droit (...). Le Corps des AFAT en uniforme officiellement créé en 1944 pour le temps de la guerre, sera donc supprimé et remplacé en 1946.* » À leur départ, le général de Lattre de Tassigny félicitera ces femmes professionnelles et dévouées de l'Armée de terre qui ont contribué à la libération de la France : « *Demain le souvenir des 53 AFAT qui ont donné leur vie au cours de nos combats victorieux inspirera, j'en suis sûr, les 4 000 Françaises choisies pour servir sous l'uniforme des Personnels féminins de notre armée nouvelle.* » ■

Miss Travers, chauffeur de Koenig à Bir Hakeim.



LA VICTOIRE



Le général de Gaulle lance son appel le 18 juin 1940, depuis Londres.

La fin de la guerre, pour la France Libre, ce fut la victoire. Comme elle s'y était engagée dès l'appel lancé par de Gaulle le 18 juin 1940, la République et ses lois furent restaurées à mesure de la libération du territoire, les libertés individuelles et publiques furent rétablies, la vie politique put reprendre et des élections, municipales, cantonales puis législatives intervinrent durant l'année 1945 et les débats s'ouvrirent sur ce que devait être la nouvelle Constitution de la France. En même temps, de profondes réformes économiques et sociales furent décidées, en particulier celle qui rendit toutes les Françaises électrices et éligibles.

Les Alliés, anglais et américains, avaient dû renoncer à faire gouverner la France par leur administration militaire. Le 23 octobre 1944, ils reconnurent enfin, officiellement, le gouvernement provisoire de la République française, ce que l'Union soviétique avait fait dès que ce gouvernement avait été constitué à Alger. Le 10 novembre, Churchill arriva en France et au terme de ses discussions avec de Gaulle, il fut annoncé que la France aurait une zone d'occupation en Allemagne, prise pour la grande part sur celle de la Grande-Bretagne, et surtout qu'elle était admise à la Commission consultative européenne, là où, avec les Américains, les Soviétiques et les Britanniques, le sort de l'Europe serait débattu. Le 25 décembre, de Gaulle conclut à Moscou un traité d'alliance avec l'Union soviétique grâce auquel la France en sera désormais un interlocuteur direct.



Le général Leclerc représente la France à Tokyo, le 2 septembre 1945, pour cosigner la capitulation japonaise.



Le général de Lattre signe, à Berlin au nom de l'armée française l'acte de capitulation des armées allemandes (air, mer et terre) à sa gauche son chef d'État-Major le général Demetz.

Enfin, si le gouvernement français ne fut pas invité à la conférence de Yalta, en janvier 1945, il y obtint de nouveaux résultats. On confirma que la France aurait une zone d'occupation en Allemagne et, de plus qu'il y aurait un secteur français à Berlin. On décida que la France ferait partie de la Commission de contrôle alliée chargée de gérer l'ensemble de l'Allemagne et il fut convenu que la France, à l'égal des autres grands vainqueurs de la guerre, États-Unis, Angleterre, Russie et Chine, aurait un siège permanent et un droit de veto au Conseil de sécurité de la future Organisation des Nations Unies – l'ONU – où le français serait langue officielle comme l'anglais, le russe, l'espagnol et le chinois et où il serait aussi langue de travail, comme l'anglais.

Le 1^{er} mai 1945, c'est en présence du général français Sevez que fut signée à Reims la capitulation de l'armée allemande puis le 9 mai, à Berlin, le général de Lattre de Tassigny représenta la France à la signature officielle de la capitulation allemande aux côtés du général Eisenhower, du maréchal Joukov et du maréchal Montgomery. L'armée française allait occuper une partie de l'Allemagne et de Berlin. La France, comme les Français libres l'avaient voulu, comptait au nombre des vainqueurs.

Grâce à l'action des Français libres, la France est restée au rang des grandes puissances. C'est à eux, à ces hommes et à ces femmes, que la France doit l'influence politique et diplomatique qu'elle exerce encore dans le monde. ■



Les Français libres défilent à l'Arc de Triomphe en 1945.